

Le QUARTIER LATIN

Directeur: JACQUES DUQUETTE

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: ROGER BEAULIEU

GEORGES DUHAMEL

Ce n'est pas l'éblouissement des ors académiques qui nous a attirés. À ce compte-là, que de poires devraient être hissées sur notre pavois! Nous sommes des têtes fortes, des gauchistes, voire des anarchistes. Bon. Quand même, l'aristocratisme conservatisme est loin de nous emballer. Conservatisme, conformisme, "bonzisme", éteignoir, tout ça se confond dans nos pauvres petites cervelles qui ne désirent pourtant que la paix. Rien que la paix. Celle du corps, celle du coeur, celle de l'âme. Et nous en avons jusque là, et plus encore, de l'Expérience qui pontifie.

La renommée aux cent mille bouches n'y a rien fait non plus. Aux cent mille gueules, devrait-on dire, pour parler de l'imbécile et brailarde publicité dont on nous gave à nous en foutre une nausée persistante. En une vingtaine de langues, on célèbre, avec raison, le chirurgien-poète, le psychologue à la scrupuleuse délicatesse, le chercheur avide et droit de ce bonheur que l'animal raisonnable veut saisir depuis des millénaires.

Ni le snobisme, ni la fatuité de vouloir être à la page ne motivent ces quelques notes.

Si tant d'yeux se sont ouverts, tout grands, si tant d'oreilles se sont tendues, attentives, tandis qu'autour se faisait un respectueux silence, c'est qu'un verbe rare résonnait. Une parole universelle. Une parole catholique, dirait Claudel. L'éternelle tradition du lyrique grec, du barde druidique, du ménestrel moyenâgeux, était continuée. Un homme chantait l'homme. L'humain se concentrait pour témoigner de l'humain. Et les strophes, s'unissant avec tant d'harmonie, disaient le "servir" du routier, du croisé, du pèlerin, du samaritain, exaltaient la loi nouvelle qui, de plus en plus, doit pétrir ce monde, l'amener à la douceur, à la paix, à la joie rayonnante, à l'oubli de l'antique talion.

Ces temps d'après, haineuses, et envieuses controverses ont vu une singulière unanimité de l'opinion sur le substrat des oeuvres de Duhamel. Cela en fait un écrivain à part. Nous avons pour lui un sentiment bien particulier et qui n'est pas de commande. Nous l'aimons. Nous sommes si las de devoir toujours admirer sèchement.

Il ne faudrait pas croire que nous oublions les autres, très rares, qui savent aussi nous parler. Leurs moyens varient, nous les aimons de façons diverses, mais pour eux tous l'âme prime. Nous les croyons et nous croyons normaux. À leur sens, comme au nôtre, c'est sur le plan supra-humain, sur le plan spirituel, que se cherchent et se trouvent les solutions.

Duhamel est un maître ès sciences humaines. Il y en a peu, croyons-nous, qui puissent réclamer ce titre. Ou alors nous les avons mal compris. Ou ils sont trop abstraits, peut-être. Ou peut-être leur manque-t-il cette fraternelle cordialité, cette grande pitié, cette grande bonté, cette charité vraie qui embaume tout Duhamel. Ils n'ont pas su exprimer l'humain avec autant de vérité, peut-être, et leur coeur n'aurait pas vu ou aurait mal vu l'homme, faible, tourmenté, inquiet, l'homme éternel, l'homme humain, l'homme tout court



Notre douce, pacifique et lumineuse époque exploite véreusement et avec trop de succès la prostitution de noms merveilleux. On abuse de l'homme, de l'humain, de l'humanisme, de l'humanité, de la civilisation, de tout, de tout. Êtres et choses n'ont-ils donc plus de sens? Est-ce donc Babel, le chaos? "Au chevet de la civilisation", Duhamel écrit: "Notre devoir est exactement de concilier les exigences de l'humanisme et celles de l'humanité. Notre devoir est de conserver notre sang-froid, notre devoir est de rappeler sans cesse que le jeu normal de l'intelligence exige l'ordre et l'harmonie." C'est rendre bellement à l'univoque les droits que le pragmatisme moderne lui usurpe sans vergogne. C'est de la droiture fraîche et souriante. Elle semble facile parce qu'elle bondit, les yeux fermés, sans regarder en arrière. Mais on y trouve le don total de soi, l'amour vrai de ces êtres qu'il faut mieux connaître pour les mieux aider.

On a dit de Borodine qu'il mettait de la physiologie en musique. On pourrait aussi bien dire que Duhamel met de la physiologie en littérature. Chez ces deux poètes, la mélodie trouble. C'est que, sans cesse, en piano, dans la toile de fond harmonique, apparaît un coeur qui bat à un rythme essentiellement variable au gré de ses intimes relations avec les milieux extérieur et intérieur.

Tenter d'expliquer Duhamel après tant d'autres, comme les Claudel, les Madaule, est téméraire. Nous ne l'ignorons pas. Aussi ce n'est pas tellement l'analyse qui nous préoccupe. Nous voulons surtout saluer le grand frère. Nous lui voulons promettre la relève. Parce que nous sommes nés de la guerre qui devait être la dernière. Parce que nous ignorons où nous mène l'incompréhension des "barbes" qui ont confondu charité et parade. Parce que nous serrons les rangs moins pour attendre ou foncer que pour sentir des présences. Parce que nous ferons crever en quarantaine les lévites de l'utilitarisme écoeurant, les pestiférés de l'arrivisme. Parce que nous sommes ceux qui n'ont pas peur de se faire casser la gueule. Parce que Duhamel n'est pas resté sur ses positions, et qu'il s'est avancé avec nous. Parce qu'il crie comme nous, mieux que nous, la soif de paix, de justice, d'amour.

Partout dans cette oeuvre, la crucifiante maïeutique donne le même fruit: le désir de perfection. Jusqu'à la solution totale. C'est ce que le Christ appelle la sainteté si l'on y consent par amour pour Lui. A travers toutes ces pages, on sent brûler le désir de la possession poétique ou active du monde, le désir de l'étreinte intégralement humaine. Avec Salavin qui travaille ferme à devenir un saint. Avec Laurent Pasquier qui s'oublie toujours pour tous. "Il n'y a que des problèmes insolubles", dit Laurent qui fait profession d'agnosticisme. Mais il ne lui manque que la grâce de la foi pour être un chrétien d'élite.

De la phrase musicale debussyste monte, comme un encens au parfum exotique. Cette impression sublimée, dégagée du son matériel, qui est le philtre olympien. Ainsi l'épopée humaine manifeste poétiquement, à travers toute son oeuvre, l'humanisme total de Duhamel. Les esthètes, ceux dont "la pensée est couleur de lunes d'or lointaines", peuvent s'y réfugier. C'est un haschisch tout à fait légitime, même si Laurent dit que "tout cela n'est pas très beau". La mélodramatique ne connaît pas de dose létale. C'est la Fontaine de Jouvence. C'est l'élixir de longue et fructueuse vie.

Sur l'autel de cette musique souveraine, Laurent, le savant biologiste, sacrifierait avec joie toute sa science. Cécile y a consacré toute sa vie. Et Duhamel lui-même paie tribut de sa flûte. Le Duhamel d'après-guerre disparaît sous un magnifique et vapoureux manteau de musique. "C'est par la musique, porte d'azur, que nous sommes sortis de la vraie pauvreté, celle de l'âme. C'est la musique souveraine qui nous a fait entrevoir les vraies dimensions de l'homme".

Un soir, Cécile a joué. Cécile aux doigts merveilleux et à l'âme de lumière. C'était si beau, si beau que Laurent a murmuré ces mots que nous faisons nôtres quand nous songeons à Duhamel:

"Du fond de l'ombre oppressée s'élève, petit à petit, un soupir de délivrance, un soupir de gratitude, comme en exhale l'âme humaine quand elle reconnaît l'un de ceux qui savent pour une heure, pour une minute, la délivrer de son fardeau".

— LE QUARTIER LATIN

AU CHEVET DES HOMMES

Médecine et littérature ont toujours été intimement liées, et sans remonter jusqu'à Rabelais, il est possible de retracer dans l'histoire des lettres françaises, plusieurs écrivains qui furent aussi de bons disciples d'Hippocrate. Fait à remarquer: leurs écrits toujours dignes d'intérêt, sont la plupart du temps empreints d'une profonde psychologie. Cette connaissance de l'âme humaine s'explique d'ailleurs très bien, lorsque l'on connaît un tant soit peu, l'âme du médecin lui-même. Habitué à se pencher quotidiennement sur des êtres minés par la douleur, à recevoir de ces mêmes êtres toutes les confidences et tous les secrets, le médecin en vient à connaître les âmes aussi bien que les corps et à se former lui-même un autre état d'âme. La vue de tant de misères affine davantage sa sensibilité, et lui donne souvent au plus haut degré, cet admirable sentiment de charité et d'indulgence qui dans son œuvre, s'il est écrivain, tient habituellement la première place.

Ces qualités si précieuses, nous avons pu les admirer surtout, dans l'œuvre de Georges Duhamel qui écrivait un jour "Je suis dans cette situation étrange d'avoir deux métiers inégalement pratiqués, mais chéris également... et ces deux métiers, vous l'avez depuis longtemps deviné, sont la littérature et la médecine."

Ses études terminées, il se livre entièrement à des travaux de laboratoire. De temps en temps, il publie des ouvrages traitant de sciences ou de médecine, et il commence déjà à s'y faire remarquer, lorsque soudain survient la Grande Guerre. Jadis exempté, il s'engage quand même et s'en va au front, rejoindre le seizième poste médical où il aura désormais le grade de médecin-chef. "J'ai rarement vu chirurgien plus habile" déclarait un jour un de ses compagnons d'hôpital. Sur les cinquante-quatre mois de guerre, Duhamel en passe cinquante, à opérer presque sans relâche, passant des jours, des semaines sans une heure complète de repos, risquant sa vie pour sauver celles de ses blessés. "Pendant plusieurs semaines" écrit-il lui-même dans la "Vie des Martyrs", "j'oubliai ce que c'est que dormir". Parfois, comme à Verdun, des rafales d'obus s'abattaient sur l'hôpital, et il trouve "à ses pieds des éclats d'acier encore chauds et qui semblent dans l'ombre légèrement phosphorescents." En somme, ces années de 1914 à 1918, Georges Duhamel, les a vécues héroïquement, comme beaucoup de Français d'ailleurs. Pierre Humbourg à qui l'on doit une biographie de Duhamel, donne des chiffres étonnants sur

l'activité de celui-ci durant la guerre: "2300 opérations, 4000 blessés soignés." Voilà certes un bilan qui en dit long sur les mérites et le courage de l'auteur de "La Vie des Martyrs" et de "Civilisation".

C'est en 1917 que fut publiée "Vie des Martyrs". Duhamel y raconte ses premiers souvenirs de guerre, et y donne ses impressions sur plusieurs blessés qu'il a soignés au début du conflit. Que de pensées magnifiques dans ce livre qui ne compte pas deux cent cinquante pages! On peut y apercevoir l'âme du médecin qui souffre de voir souffrir les autres, qui voudrait guérir complètement, d'un seul coup, ces plaies béantes et sauver de la mort tous ces braves qui lui sont confiés. Pour beaucoup il y parvient, et nul doute que s'ils recouvrent la santé, c'est dû autant à son amitié qu'il leur prodigue avec tout son cœur, qu'à tous les soins médicaux qu'ils reçoivent. Plus tard Duhamel publie "Civilisation" qui remporte le prix Goncourt. Ce deuxième volume sur la guerre, a un ton amer que n'a pas le premier.

Exaspéré par ce spectacle stupide et affreux qu'est la guerre, l'auteur donne à ce volume une expression tragique de pitié, de colère et de dégoût. Le dernier paragraphe du livre en résumé bien le ton général "La civilisation n'est pas... dans les pincettes brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille terrible; et si elle n'est pas dans le cœur humain, eh bien! elle n'est nulle part."

Duhamel doit beaucoup à la médecine et à la guerre. S'il n'avait longtemps fréquenté le laboratoire et le cabinet d'anatomie, Duhamel ne serait pas Duhamel. Son œuvre ne serait pas empreinte de tant d'indulgence, de bonhomie et de charité. Partout ces personnages vrais ou fictifs respirent ces sentiments qui lui viennent d'abord et avant tout de son premier métier, la médecine. Mais ce premier métier ne lui aura pas seulement apporté ces quelques premières qualités de l'écrivain, il lui aura fourni en outre la précision scientifique avec laquelle il analyse si bien les caractères de ses personnages.

Bref, disons que la formation médicale complète de Duhamel lui donne une supériorité incontestée sur les autres écrivains qui n'ont fait qu'une partie, ou n'ont pas fait du tout d'études médicales et souhaitons que de plus en plus les lettres françaises comptent des écrivains qui soient aussi, comme Georges Duhamel, de bons médecins.

Jacques PIERRE

INSTITUTION CANADIENNE-FRANÇAISE

Laboratoire Nadeau
LIMITÉE

PHARMACIE EN GROS

BIBLIOGRAPHIE ET REFERENCES

POESIE:

Des légendes, des batailles, Ed. de l'Abbaye, 1907.
L'Homme en Tête, Vers et Prose, 1909.
Selon ma loi, Figuière, 1910.
Compagnons, N.R.F., 1912.
Élégie du mois de février, Picart, 1919.
Élégies, Bloch, 1920; Mercure de France, 1920.
Voix du Vieux monde, musique d'Albert Doyen, Heugel, 1925.

THEATRE:

La lumière, Mercure de France, 1911; éd. de la Voile rouge, Bruxelles, 1921.
Dans l'Ombre des Statues, N.R.F., 1912.
Le Combat, Mercure de France, 1913.
Le cafard, Ed. du Journal Le Poilu, 1917.
Lapointe et Robiteau, Ed. du Sablier, 1919.
L'Oeuvre des Athlètes, N.R.F., 1920.
La journée des Avez, suivi de *Quand vous voudrez*, Mercure de France, 1924.
Le torrent (inédit).

ROMANS ET NOUVELLES:

Vies des Martyrs, Mercure de France, 1917.
Civilisation, Mercure de France, 1918.
Confession de minuit, Mercure de France, 1920.
Les hommes abandonnés, Mercure de France, 1921.
Le Prince Jaffar, Mercure de France, 1924.
Deux hommes, Mercure de France, 1924.
La Pierre d'Horeb, Mercure de France, 1926.
Journal de Salavin, Mercure de France, 1927.
La nuit d'orage, id. 1928.
Les sept dernières plaies, id. 1928.
Le club des Lyonnais, id. 1929.
Tel qu'en lui-même, id. 1932.
Le Notaire du Hâvre, id. 1933.
Le Jardin des Bêtes sauvages, id., 1934.
Vue de la terre promise, id., 1934.
La Nuit de la Saint Jean, id., 1935.
Le désert de Bières, id., 1936.
Les Maîtres, id., 1937.
Cécile parmi nous, id., 1938.
Le combat contre les ombres, id., 1939.

ESSAIS ET AUTRES PUBLICATIONS:

Notes sur la technique poétique (avec C. Vildrac), Figuière, 1920; Champion, 1925.
Propos critiques, Figuière, 1912.
Paul Claudel, Mercure de France, 1913.
Les poètes et la poésie, id., 1914; revu et corrigé en 1920.
La Recherche de la Grâce, C. Bloch, 1918.
La Possession du Monde, Mercure de France, 1919.
Essai sur le Règne du cœur, id., 1919.
Paul Claudel, suivi de *Propos critiques*, id., 1919.
Le Miracle, Les Amis d'Edouard Champion, 1919.
Entretiens dans le tumulte, Mercure de France, 1919.
Élévation et mort d'Armand Branche, Grasset, 1919.
Guerre et Littérature, Adrienne Monnier, 1920.
Trois journées de la Tribu, N.R.F., 1921.
La Musique libératrice, Les Cahiers des Fêtes du Peuple, 1921.
Carré et Lerondeau, N.R.F., 1922.
Les Plaisirs et les jeux, Mercure de France, 1922.
Lettres d'Aspasie, Ed. du Sablier, 1922.
Anthologie de la Poésie Lyrique (XVI^e-XIX^e siècles), présentée par Georges Duhamel, Leipzig, 1923.
Le Miracle, suivi de *La Chambre de l'Horloge*, Stock, 1923.
Le Spécialiste, le *Philosophe et le Prophète*, Ed. des Amitiés Forziennes et Vellares, 1923.
Badardine, Claude Aveline, 1924.
Choix de belles pages, Amsterdam, 1924.
Délibérations, Les Cahiers de Paris, 1925.
La belle étoile, La Poésie étroite, 1925.
Le dernier, Marcelle Lesage, 1925.
Essai sur le roman, id., 1925.
Fragment inédit d'un carnet de notes, id., 1925.
Suite hollandaise, Ed. du Sablier, 1925.
Annuaire, Champion, 1925.
Lettres sur les Malades, La Centaine, 1926.
Lettres au Patagon, Mercure de France, 1926.
Stories and Sketches, Boston, 1926.
Les Erispandants, Société de la Gravure sur bois originale, 1926.
Le Voyage de Moscou, Mercure de France, 1927.
Les sept dernières plaies, Mercure de France, 1928.
La Jeunesse Française, La Belle Page, 1929.

Scènes de la Vie future, Mercure de France, 1930.
Études et portraits inédits, Le Capitole, 1930.
Géographie cordiale de l'Europe, Mercure de France, 1931.
Les Jumeaux de Vallangouard, Hartmann, 1931.
Querelles de famille, Mercure de France, 1932.
L'Humaniste et l'automate, Hartmann, 1933.
Remarques sur les mémoires imaginaires, Mercure de France, 1934.
Discours aux nuages, Le Capitole, 1934.
Discours de réception à l'Académie Française, Mercure de France, 1935.
Fables de mon jardin, Mercure de France, 1936.
Pages choisies, Grasset, 1936.
Deux patrons, Hartmann, 1937.
Défense des Lettres, Mercure de France, 1937.
Mémorial de la Guerre blanche, id., 1939.
Chroniques, id., 1940.

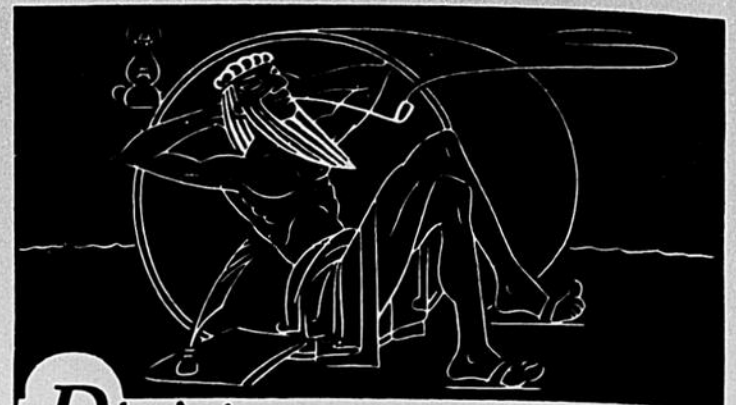
Ajoutons encore quelques œuvres dont la date de publication ne nous est pas connue avec certitude:

Mon Europe, (Flammarion).
Lettres aux Bibliophiles, (A.A.M. Stols).
L'Alsace entrevue ou l'Aveugle et le Paralytique, (La Mésange, Strasbourg).
Pages de mon Carnet, (Ed. des Cahiers libres).
Mémorial des Cauchois, (Ed. de la Belle page).
Images de la Grâce, (Ed. du Sablier).
Essai sur une Renaissance dramatique, (Chez Lapina).
Maurice de Vlaminck, (Aux écrivains réunis).

(Bibliographie compilée par Marcel Raymond).

A CONSULTER SUR GEORGES DUHAMEL:

Lue Durtain — *Georges Duhamel*, Monnier, 1920; Crès, 1921.
César Santelli — *Georges Duhamel*, Mercure de France, 1927.
Claude Aveline — *Les œuvres de Georges Duhamel*, Aveline, 1925.
Pierre Humbourg — *Georges Duhamel*, son œuvre, Nlle Revue Critique, 1930.
Achille Ouy — *Georges Duhamel*, l'homme et l'œuvre, J. Oliven, 1935.
André Thérive — *Georges Duhamel ou l'intelligence du cœur*, Rasmusson, 1925.
Désiré Denuit — *Georges Duhamel*, Les Éditions de Belgique, Bruxelles, 1933.
Paul Claudel, Jean Souliard, B. Amoudru, Jacques Madaule, Robert Cornilleau, Marguerite Bordier, Maurice Carité, Paul Archambault, Pauline Le Cormier, Pierre Henri Simon — *Duhamel et nous*, Cahiers de la Nouvelle Journée, No 38, Bloud & Gay éd., 1937.
André Antoine, André Thérive, René Arcos, Jean Prévost, Achille Ouy, Claude Aveline, Jean Fiolle, Paul Gilson, Marie-Jeanne Durry, Christian Rimestad, Henri Jourdan et Roger de Lafforest — *Georges Duhamel*, Éditions de la Revue Le Capitole, 1927.
Henri Massis — *Jugements*, vol. II, Plon, 1923.
Louis Chaigne — *Vies et Oeuvres d'écrivains*, vol. II, Lanore, 1938.
Jean Prévost — *Georges Duhamel*, N.R.F., 1er février, 1935.
Frédéric Lefèvre — *Une heure avec...*, 3^e série, Gallimard, 1923.
Pierre Moreau — *Revue des Jeunes*, 25 mai 1926.
Daniel-Rops — *Carte d'Europe*, Perrin, 1928.
Daniel-Rops — *M. Duhamel et les Pasquier*, La Revue des Jeunes, 15 décembre 1934.
André Rousseaux — *Ames et Visages du XX^e siècle*, Grasset, 1932.
André Rousseaux — *Littérature du XX^e siècle*, vol. II, Albin Michel, 1939.
Charles Du Bos — *Approximations*, vol. III, Le Rouge et le Noir, 1929.
Henry Bordeaux — *Réponse au discours de réception de M. G. Duhamel*, Mercure de France, 1935.
Jean-Richard Bloch — *Carnaval est mort*, Gallimard, 1920.
Lucien Dubech — *Les chefs de file de la jeune génération*, Plon, 1925.
Henri Ghéon — *G. Duhamel et le règne du cœur*, La Revue Universelle, 1er avril 1920.
Henri Ghéon — *Selon ma loi*, N.R.F., 1er juin 1912.
Henri Ghéon — *Compagnons et Propos critiques*, N.R.F., 1er juin 1912.
Marcel Raymond — *De Baudelaire au surréalisme*, Corrén, 1933.
Pierre Lasserre — *Mes routes*, Plon, 1924.
Armand Praviel — *Du romantisme à la prière*, Perrin, 1937.



Diogène', le Cynique, de son tonneau sortant,
D'soleil et d'Picobac savait s'montrer content.

● Nous, les modernes, ne pratiquons pas un rigorisme aussi stoïque; car, ainsi que le dit Sam Slick, "dès l'instant où un homme prend sa pipe, il devient philosophe". Avec Picobac, nous n'avons pas lieu d'envier aucun homme. Car le Picobac est le choix de la récolte canadienne de Burley, — un tabac toujours doux et frais. Et son prix n'est pas hors de la portée de la bourse même d'un philosophe.

Blagues hermétiques, 10c et 15c
Boîte "LOK-TOP" de 1/2 livre, 60c
aussi en commodes boîtes métalliques pour le gousset

Picobac
"Il A bon goût dans la pipe!"

Marcel Azais — *Le Chemin des Gardes*, Nlle Librairie Nationale, 1926.

G. Charensol — *La Radio devant la guerre*, Nlles Littéraires, 23 sept. 1939.

René Lalou — *Cécile parmi nous*, id., 26 nov. 1938.

Guy Ardès — *Visite à Georges Duhamel*, id., 27 nov. 1937.

Guy Ardès — *Sequana*, 15 nov. 1938 et décembre 1939.

Marcel Raymond — *Le Canada-Français*, Saint Jean, les 14 et 21 juillet 1938.

Marcel Raymond — *La Relève*, Montréal, 9^e cahier, 4^e série, 1939.

Benjamin Crémieux — *Le Club des Lyonnais*, Les Annales, pp. 497-498, 1929.

François Mauriac — *Notre ami Duhamel*, Journal II, Grasset, 1937.

Lucien Descaves — *Les Maîtres*, La Chronique filmée du mois, déc. 1937.

Marcel Arland — *La Pierre d'Horeb*, N.R.F., juin 1926.

Léon-Paul Fargues — *Défense des Lettres*, N.R.F., juin 1938.

Henry Dérioux — *Querelles de famille*, N.R.F., mai 1932.

André Gide — *Pages de journal* (note sur "Scènes de la Vie future"), N.R.F., juin 1932.

André Lang — *Noir sur Blanc*, Les Annales, 1929. (p. 531).

M. L. Bidal — *Les Écrivains de l'Abbaye*, Boivin & Cie, 1938.

(Liste établie par Marcel Raymond).

DESJARDINS

VOUS HABILLERA À VOTRE
ENTIÈRE SATISFACTION

Les hommes particuliers pour la coupe et l'ajustement de leurs vêtements obtiendront avec un complet ou un paletot Desjardins la vraie satisfaction qui ne laisse rien à désirer. C'est un essai qui ne comporte aucun risque, car vous avez notre garantie.



COMPLETS
taillés sur
vos mesures
personnelles
\$29.50
ET PLUS

COMPLETS TOUT FAITS
Depuis \$24.50

PARDESSUS
DEPUIS
24.50
TOUT FAITS SUR MESURE
DEPUIS
26.50

OUVERT SAMEDI JUSQUA 10 P.M.

DESJARDINS

TERMES
FACILES
Sans intérêt

FRS DESJARDINS
PRÉSIDENT

DUHAMEL, NICOLLE ET L'EQUILIBRE

Ce serait, semble-t-il, comprendre bien imparfaitement la personnalité et l'œuvre de Georges Duhamel, que de ne pas apercevoir souvent chez lui sous la figure plaisante du romancier ou de l'essayiste, la figure vigilante et persuasive du biologiste et du médecin. S'il a voulu aujourd'hui se donner surtout à ses livres, Duhamel n'a pas renoncé pour autant à la profession qu'il avait d'abord choisie. Bien au contraire, faudrait-il croire que ses premiers contacts avec l'homme malade de notre temps ont arrêté sa pensée sur la nécessité d'une thérapeutique nouvelle, au service de laquelle il a jugé urgent de se placer, et qu'ainsi, il ne s'est fait écrivain que pour mieux être médecin. Tous ses ouvrages de critique sont des ouvrages essentiellement biologiques. Dans chacun d'eux, ce sont des vivants que l'on côtoie, ce sont les manifestations égarées de la vie que l'on observe, c'est du mal des hommes dont on s'approche pour essayer de le comprendre et de le guérir. Duhamel est de ceux qui ont tenté de décrire ce que l'on commence d'appeler la grande tragédie de l'époque, où se dessine, dans le cadre d'une civilisation en déséquilibre, la lutte de l'homme contre l'homme, la lutte, pour mieux dire, de l'homme naturel contre l'homme XXe siècle.

Depuis «L'homme, cet inconnu» du Dr Carrel, l'idée est assez bien répandue dans l'élite que notre monde souffre d'un déséquilibre mortel entre sa science de la matière vivante. Des savants illustres comme Georges Claude, Edouard Branly, ont de temps à autre manifesté leur inquiétude devant l'écart frappant qui existe de nos jours, entre les progrès matériels et l'évolution morale. Duhamel, en tout cas, semble bien avoir été l'un des premiers à insister à maintes reprises sur l'existence actuelle d'une crise, qui, troublant plus d'éléments que ne sauraient l'avoir fait de simples désordres financiers ou sociaux, doit indubitablement s'appeler une «crise de civilisation». Biologiques, ses ouvrages le sont justement parce qu'ils tiennent à nous remettre en mémoire les lois de la vie, parce qu'ils établissent une relation entre l'évolution présente de notre milieu physique et la nécessité de nous y adapter totalement; et cela, après nous avoir

montré comment, par nos façons de vivre et d'agir, nous transgressons chaque jour ces lois élémentaires auxquelles la nature entend soumettre les activités de notre corps et de notre esprit. Récemment encore, dans «Défense des Lettres», à propos de la décadence présente de l'attention intellectuelle, Duhamel nous donnait à méditer ce principe de l'équilibre entre l'effort et la culture: «La culture spirituelle, écrivait-il, est en même temps l'expression et le résultat d'un effort. Tout système de civilisation qui tend à diminuer l'effort affaiblit en même temps la culture.»

Pour remonter, en Georges Duhamel, à l'origine de cette psychologie de l'équilibre, il faut penser à la grande guerre, où il a beaucoup appris; il faut penser aux voyages qu'il a faits et il faut penser aussi à un grand biologiste dont il a été l'élève et l'ami, celui qu'il a surnommé lui-même «le plus grand des héritiers de Louis Pasteur», Charles Nicolle. De la guerre, disons seulement qu'elle apparaissait bien mal aux yeux d'un jeune, ainsi imposée au début d'un siècle promis à la science inflexible, venant masquer si tôt un avenir auquel on enlevait la promesse de nous donner l'aisance et le bonheur. De la guerre, alors qu'attaché au service médical, les occasions ne lui ont pas manqué de souffrir et de réfléchir, Duhamel a tiré au moins assez d'enseignements pour cesser de croire avec les magistres de l'heure, que l'ère de la science devait voir l'humanité paisible s'engager sur le chemin d'une nouvelle terre promise.

Mais ici, il faut surtout parler de Nicolle, le tranquille philosophe de Tunis, qui enlevait à ses visiteurs tant de leurs gracieuses illusions, et qui a beaucoup contribué à orienter la pensée de Duhamel. Charles Nicolle fut un homme de science dont la valeur et les mérites ne font plus doute maintenant. Directeur de l'Institut Pasteur de Tunis durant plus de trente ans, — il occupait encore ce poste à sa mort, en 1936 — il a donné sa vie à des recherches biologiques, et son sacrifice lui vaut aujourd'hui la gloire. Sa vie nous apparaît comme une suite ininterrompue d'activités aussi louables que variées. Entre deux séries de travaux au laboratoire, il voyageait, il observait,

il complétait ses notes, il enseignait. Son esprit fécond, qui ne trouvait jamais satisfaction avant d'avoir exploré dans sa totalité le sens d'un fait scientifique, lui a dicté des œuvres dont la bactériologie moderne a tiré plusieurs de ses beaux développements. Nicolle se serait-il seulement occupé de décrire, par exemple, «la naissance, la vie et la mort des maladies infectieuses», sa mémoire serait assurée de vivre longtemps. Mais, intéressé de près à la vie, à toute la vie, il fut hanté comme d'autres par l'interrogation obsédante qui se pose à chaque génération d'hommes, il voulut savoir si l'humanité, au sein de la nature, peut effectivement améliorer ses façons de vivre, aspirer à quelque chose de mieux.

Certes, le progrès est un mot sous lequel on a dissimulé, aux différentes époques du passé, nombre de rêves osés, nombre d'idéologies obscures. Au siècle dernier, et encore au début de ce siècle, le progrès — nous le disions tantôt — c'était la science, la science qui venait de prendre un si bel essor et qui ne manquerait pas de nous acheminer vers la conquête de toutes choses. Aujourd'hui, on ne croit plus à cette attirante mais inexacte doctrine. Nous savons maintenant grâce à l'expérience chèrement acquise de nos prédécesseurs, grâce aussi, il faut le dire, à l'expérience de la génération présente, combien le progrès, envisagé comme une possibilité pour l'homme collectif, est une chose difficile à définir.

Pour être compatissant, le langage de Nicolle, à ce sujet, n'en a pas été moins amer. On sait que le biologiste de Tunis a étudié le typhus exanthématique et qu'il a révélé par la suite aux populations civiles comment l'hygiène leur offrait un moyen efficace de protection contre ce fléau. Cependant, si les règles d'hygiène que nous observons dans les pays civilisés nous assurent le contrôle des épidémies et la maîtrise graduelle sur l'agent infectieux, il reste toutefois que nous acquérons, pour cet agent, du fait d'en être séparés, une sensibilité particulière. Quand Nicolle eut constaté ce fait, il a commencé de mettre en doute que la méthode hygiénique puisse être considérée, sans restriction, comme un facteur véritable d'avancement. Poursuivant ses

recherches, il n'a pas tardé à entrevoir cette inexorable loi de l'équilibre, à laquelle, malgré nos désirs, reste soumise toute manifestation vitale, même regardée par nous, dans nos vies quotidiennes et dans nos bibliothèques, comme un progrès. De l'histoire générale, de la sociologie, des sciences biologiques, il a extrait une longue liste d'exemples qui l'ont amené à repenser souvent de l'importance de l'équilibre. Il a voulu bien faire comprendre que si la vie est mouvement, elle est aussi, essentiellement, équilibre. Une conséquence immédiate de ce fait est de limiter le jeu de nos activités et de restreindre en quelque sorte notre puissance d'évolution. Pour Nicolle, il n'y a pas de progrès matériels vrais. Il n'existe, à vrai dire, que des déplacements d'équilibre entre le monde et nous, un équilibre qui, sans cesse brisé, sans cesse cherche à se refaire. Ce que nous croyons être un progrès n'est en réalité qu'une apparence de progrès. Car la loi de l'équilibre nous oblige sans tarder à compenser par une perte ce que nous avions espéré ajouter ou pur, à notre actif. Rien ne pourrait, mieux que cette image de Nicolle lui-même illustrer ce qu'il pensait à ce propos: «Le progrès, ce que nous appelons progrès, est un fleuve qui entraîne ses rives. Semblables à des acteurs, couchés sur une barque devant un décor qui se déroule, nous semblons avancer sur la route du bonheur, nous ne progressons pas.»

Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup lu Georges Duhamel pour saisir maintenant l'étroite parenté d'idées qui existe entre Nicolle et lui. Duhamel a connu Nicolle, il a eu la bonne fortune de le compter parmi ses amis. Il fut l'un des premiers à s'intéresser de près à sa doctrine; il a travaillé à la faire connaître, et à la faire apprécier. Sa foi en la nécessité de l'équilibre n'a pas cessé de s'affirmer. Beaucoup de désordres sociaux lui sont apparus comme des sanctions appliquées par la nature, après transgression de la même loi. D'aucuns l'ont accusé d'exagération quand il a dit du cinéma et de la radio, par exemple, qu'ils «ont un rôle néfaste dans l'amoindrissement du sens de l'effort spirituel». Il ne faut pas oublier pourtant que Duhamel dirige ses traits surtout contre l'influence déplorable que pareilles innovations exercent sur les masses, et qu'il donne toujours à sa critique une portée générale. Du reste, il ne croit pas à la perfectibilité de l'homme collectif. Seul, l'individu est capable de se surpasser. L'individu, averti de la nécessité de l'équilibre, peut grandir, peut accéder à des chemins montants. Mais l'homme de la foule reste toujours égal à lui-même. D'où cette attitude de Duhamel: «Je suis individualiste et ne manque jamais de confesser cette foi, parce qu'elle peut très bien se concilier, aujourd'hui, avec un sens élevé de la discipline sociale.»

Remarquons en terminant que Duhamel n'a jamais méprisé la science ni les inventions admirables dont elle nous permet de bénéficier. Il a déploré seulement que ces inventions n'aient pas été mises au vrai service de l'homme. Il a appliqué la pensée de Nicolle à notre civilisation, en recherchant par où le déséquilibre y est entré. Avec son sens certain de biologiste, avec sa compréhension profonde de la vie, il a posé un diagnostic détaillé de nos maux. Cela lui a valu et lui vaut encore de fidèles admirateurs.

Louis PAPILLON

SALAVIN

Duhamel est avant tout un mystique, je dirais «une sorte de Pascal moderne qui cherche en gémissant.» C'est pourquoi, en parfait esthète qu'il est, Duhamel redoute le matérialisme contemporain, l'invasion du cinéma, de la radio et de toutes les inventions modernes contribuant à dessécher l'esprit.

Tel est, me semble-t-il, le cauchemar de Duhamel. Il ne faudrait pas croire cependant que son œuvre se perde en considérations générales sur le bien-être ou la décadence de notre civilisation. Sans doute ces idées viennent sans cesse sous sa plume comme un leitmotiv. Mais je voudrais surtout insister ici sur Duhamel comme puissant analyste de l'inquiétude intérieure. A la suite de Dostoïevsky, se rendant compte enfin que l'homme possède une vie intérieure plus complexe et plus agitée qu'on ne se l'était imaginé auparavant, Duhamel s'est lancé à la découverte de ce «mystère animal». Cette tentative nous a donné «l'inoubliable Salavin».

Louis Salavin évolue, au cours de cinq volumes, dans un milieu des plus médiocres. A chaque page, on sent l'effort déployé par l'auteur pour nous donner une impression de médiocrité. Pourtant, Salavin est un personnage passionnant. Aux yeux de certains, j'exagère peut-être. J'explique mon engouement dans l'erreur radicale que Duhamel a commise à l'égard de son non-héros. En voulant créer un Salavin médiocre, sans talent et sans aucune espèce d'initiative, il a peint un Duhamel déguisé. Si, en effet, Salavin était réellement ce que Duhamel avait l'intention qu'il fût, il n'intéresserait personne. Salavin ne pense pas, n'agit et ne réagit certainement pas comme l'homme médiocre que Duhamel s'efforce de nous présenter. Il nous le veut montrer sans aucune culture: il n'a pas réussi. Duhamel est trop cérébral pour avoir pu se dépouiller de sa haute culture et endosser la peau de son Salavin. Est-ce qu'un homme sans culture lit et savoure Baudelaire? Est-ce qu'il ressent quelque sorte de frisson par la musique? Est-ce qu'un être inculte analyse continuellement ces vagues motifs qui nous poussent à l'action? Est-ce qu'il s'abîme dans des rêveries morbides? Est-ce qu'un illettré essaie d'expliquer pourquoi il ne croit pas en Dieu, en admettant d'abord qu'il soit capable d'un tel scepticisme? Enfin, est-ce qu'un tel homme peut souffrir dans un confort matériel relatif, entouré d'une mère affectueuse et d'une épouse exemplaire? Eh! bien, Salavin, le prétendu homme moyen,

souffre à faire pitié. Il souffre de ce mal indéfinissable que j'appellerais volontiers: le besoin de s'analyser. Ce mal, il fallait un Duhamel pour nous en montrer toute la tyrannie. Salavin sans Duhamel ne serait plus Salavin. C'est avec une stupéfaction toujours grandissante que l'on suit «l'histoire naturelle» de cet esprit étrange. Duhamel nous donne l'impression saisissante de la complexité extraordinaire du «moi». Salavin est un cérébral qui ne peut dissocier un seul instant l'agitation de ses pensées et la réalité environnante. Il n'éprouve jamais de joie ni de douleur sans qu'il n'en cherche la cause: c'est un névrosé très «self-conscious» pour employer une expression anglaise intraduisible. Salavin est à la fois réticent, timide, généreux et ambitieux. Il veut d'abord accomplir quelque chose de génial; se sentant incapable, il veut devenir un saint: autre échec.

Il est aussi impossible de revivre toutes les angoisses de Salavin que d'expliquer les méandres capricieux de sa pensée. Rappelons toutefois ce brusque mouvement de Salavin vers son patron, au début de la «Confession de Minuit». Quel autre, mieux que Duhamel, aurait pu traduire avec un réalisme aussi pénétrant ce vague désir de sauter à la gorge de quelqu'un sans motif? Ce sont de tels traits surréalistes de la vie intérieure qui nous font voir à quel point Duhamel est loin de la banalité. Rappelons aussi l'amitié éphémère de Salavin dans «Deux hommes». Tout autre que Salavin aurait été ravi de soulager sa solitude avec un ami. Cet ami qui nous semble le compagnon idéal, devient pourtant une entrave aux spéculations de Salavin. Le bonheur simple n'est pas fait pour son esprit compliqué. Son cœur souffre par son esprit: il analyse, calcule, cherche... et ne trouve jamais. Souvenons-nous aussi de ce départ précipité de la maison où Salavin aurait pu si bien trouver le bonheur. Un soir, sans autre motif qu'un besoin d'évasion inexplicable, Salavin quitte sa mère et son épouse. La solitude de sa chambre ne lui suffit plus. Il veut trouver la paix intérieure loin de tout ce qui lui est familier. Il va sans dire qu'il revient bientôt aussi honteux que déprimé.

De ces quelques exemples tirés de la conduite de Salavin, il est facile de s'apitoyer sur un tempérament aussi énigmatique. Duhamel nous a peint l'homme moderne, inquiet et malheureux voyageur, éprouvant sans cesse la «nostalgie éternelle de ce qu'il n'est pas».

Jacques GOUIN

MINISTÈRE DES TERRES ET FORÊTS DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE

Les forêts du Québec

Notre domaine forestier est un précieux héritage qu'il nous faut à tout prix sauvegarder.

Notre premier devoir est de le préserver des incendies.

La majorité des incendies de forêts sont le fait d'imprudences fatales, provenant surtout de mauvaises habitudes; il est d'importance capitale que tous ceux qui voyagent en forêt, s'habituent à s'interdire des actes imprudents tels que :

FEUX DE CAMPS MAL ÉTEINTS; ALLUMETTES, BOUTS
DE CIGARES OU DE CIGARETTES, RESTES DE
TABAC ENCORE FUMANTS JETÉS NÉGLIGEMMENT.

SAUVEGARDER LA FORÊT
C'EST AUSSI ASSURER LA SURVIVANCE DU GIBIER

Soyez prudents

AVILA BÉDARD
Sous-ministre
Terres et Forêts

P.ÉMILE CÔTÉ
Ministre

L.-A. RICHARD
Sous-ministre
Chasse et Pêche

Les Étudiants trouveront
tous les volumes dont
ils ont besoin

Chez
DÉOM

1247, rue Saint-Denis
MONTREAL

Fraîches . . .
et
toujours douces pour la gorge

Cigarettes
GRADS

BOUT EN LIÈGE OU UNI

UN PRODUIT
DE

LA MAISON L. O. GROTHE LIMITEE
ENTREPRISE FAMILIALE ET INDÉPENDANTE

Défenseur de la culture

Il y a un problème de la culture. Et il y en a un parce que le monde moderne dont, affirmait Péguy, c'est la "spécialité" d'avilir, impose à la vie un rythme de jour en jour plus inhumain et menace, avec une précision sans cesse accrue, nos valeurs les plus authentiques et les plus chères. Devant ce problème, l'attitude de Georges Duhamel est d'un extrême intérêt, sa position prend valeur de message.

La culture est menacée dans l'homme même. Elle l'est aussi dans les formes qu'elle a prises sous l'action du travail à la fois patient et passionné des siècles.

Essentiellement, la culture est une correspondance qui se noue entre un certain type idéal d'humanité et les plus hautes virtualités d'un homme: elle est une atmosphère dans laquelle évoluent les démarches de l'esprit. Mais cette atmosphère n'est pas un élément "donné". Il faut qu'elle soit acquise. C'est ici qu'intervient "notre système de culture", qui est "fondé sur l'imprimerie".

Or, ce dernier est en danger. Tout d'abord, par suite d'un ensemble de circonstances économiques qui ressortissent à la technique de l'édition. Mais il y a plus grave: la cadence de la vie moderne expose l'esprit à la tentation de la facilité. C'est une dangereuse illusion et la négation même de la culture, que de la croire affranchie de l'exigence de l'effort. "La culture spirituelle", écrit l'auteur de "Défense des Lettres", est en même temps l'expression et le résultat d'un effort. Tout système de civilisation qui tend à diminuer l'effort affaiblit conséquemment la culture". D'où la dénonciation, qu'il porte, de ce qui est de nature à supprimer le travail de l'esprit (radio, cinéma, etc.) et à accentuer ce qu'il appelle "la décadence de l'attention".

Entre la pensée et la vie se creuse un fossé qui va chaque jour s'élargissant. On oscille entre deux conceptions de l'honnête homme. Aux uns, celui-ci n'est pas loin d'apparaître comme un produit tout fait, qu'on peut fabriquer en série et tirer à des millions d'exemplaires standardisés, si bien qu'on croirait parfois voir poindre le bout de l'oreille de ces monstrueux "alpha-plus" dont Aldous Huxley narre les aventures dans son cocasse et terrible "Brave New World". Aux autres, il apparaîtrait plutôt comme un produit de luxe, un parasite amusant peut-être, mais parasite tout de même, que le monde sérieux, le monde qui vit, tolère, sans le mépriser à l'occasion.

La vérité, c'est que l'honnête homme n'est pas du tout un produit. Il est un individu; il est une personne. C'est précisément l'effort culturel qui le dégage de la mécanisation, du conformisme. "Et retirez-vous, nous dit Duhamel, chaque jour, dans la lecture et la méditation, si vous voulez recréer et fortifier votre âme, votre âme à nulle autre pareille". Sur le plan de l'universel humain — qui est le plan de la culture — et là seulement, l'esprit a chance d'échapper aux servitudes qui le menacent et de ressaisir sa profonde originalité.

Mais il est un autre aspect sur lequel la culture est mise en question. C'est ici qu'entre en scène l'humanisme moderne contre l'humanisme tout court.

Aux formes traditionnelles de la culture, voudraient se substituer par suite des formidables développements des sciences, des formes nouvelles. Naturellement, il ne s'agit pas de s'agripper aux formes classiques de la culture pour la seule raison qu'elles sont anciennes: il faut aussi faire attention de ne pas rejeter d'un geste désinvolte — et qui se croit "hardi" — pour cette même

et unique raison. Ce qu'il importe de considérer, dans cette conjoncture, ce sont les avantages de l'esprit.

Le caractère essentiel de l'humanisme classique, c'est qu'il est une valeur désintéressée. Dans un monde où, selon un mot connu, "tout vaut tant", il n'est pas indifférent, ne serait-ce que pour l'honneur de l'humanité, qu'il existe encore des réalités non susceptibles d'exploitation industrielle. Et puis, ajoute Duhamel, "la discipline des lettres humaines a fait ses preuves". C'est un fait acquis. Il a son importance. Il est des expériences qu'on ne saurait se permettre de tenter à la légère, surtout quand il peut en résulter quelque chose comme deux ou trois siècles de barbarie et une déviation très probablement irréparable de l'intelligence.

Faut-il en conclure que l'humanisme est un phénomène statique, rigide, figé sur des positions arrêtées pour toujours? Évidemment non. On ne saurait, au contraire, trop insister sur le fait que la culture est d'abord un acte. L'élan prouve la vitalité. D'ailleurs un trésor n'est jamais si riche qu'il ne puisse s'accroître. Mais, à peine de le corrompre, on ne peut l'augmenter qu'avec discernement, et sans perdre de vue un certain but. Ici, la fin envisagée, c'est l'accès à l'universel, accès qu'on ne saurait conserver que si les valeurs de culture gardent leur caractère universel. C'est pourquoi Duhamel "élargit", mais en se gardant bien de la dénaturer, la "définition des lettres humaines": elle demeure "l'ensemble des notions qui ne sont pas susceptibles d'application immédiate". C'est l'essentiel.

Il y a une idée de Duhamel qui, pour nous Canadiens français, ne manque pas d'importance. Il s'agit de "culture originale". L'auteur de "Défense des Lettres" aborde le débat à propos de l'Amérique latine. C'est à peu près dans les mêmes termes que la question se pose à l'intelligence canadienne-française. Devons-nous continuer à emprunter à l'Europe — particulièrement à la France — l'essentiel de nos disciplines intellectuelles, nous attacher à servir les mêmes valeurs qu'elle et à réaliser un type analogue d'humanité? Ou, au contraire, notre effort doit-il tendre à dégager des valeurs nouvelles et à édifier un art et une pensée spécifiquement canadiens-français? En d'autres termes, devons-nous substituer à notre culture française une culture qui soit uniquement canadienne?

Toute la question est de savoir si nous pouvons le faire. Le pouvons-nous? Et, en admettant — point qui resterait à prouver sérieusement — qu'une telle entreprise n'est pas disproportionnée à notre force actuelle, qu'est-ce que nous y gagnerions en valeur humaine? De plus, il apparaît à Duhamel que "dans leur ensemble, les valeurs de culture sur lesquelles opère l'intelligence du nouveau monde demeurent, à peu de choses près, celles de la vieille Europe". Voilà un fait.

Avant que de songer à faire canadien, il faut tâcher à faire de notre mieux. Racine, en écrivant ses chefs-d'œuvre, ne se mettait certainement pas en tête de produire des tragédies "bien françaises"; il lui suffisait de donner du Racine: "Quand je fais des vers, remarquait-il, je songe toujours à dire ce qui n'est point encore dit dans notre langue". La solution vaut pour nous.

Voilà comment Duhamel se pose le problème de la culture et comment il en résout quelques aspects. Mais son oeuvre est sans doute sa meilleure réponse. À travers cette oeuvre, sa figure mobile (parce que vivante), accueillante et sympathique, semble être celle de l'honnête homme du vingtième siècle. C'est pour cela que nous l'aimons.

Guy FRÉGAULT

BALLADE

Il a résisté pendant vingt longs jours
Et sa main était à côté de lui.

Il a résisté, Florentin Prunier,
Car sa mère ne veut pas qu'il meure...

Or, un matin, comme elle était bien lasse
De ses vingt nuits passées on ne sait où,

Elle a laissé aller un peu sa tête,
Elle a dormi un tout petit moment;

Et Florentin Prunier est mort bien vite
Et sans bruit, pour ne pas la réveiller.

Georges DUHAMEL

Duhamel et la médecine

La médecine et la littérature sont de vieilles et d'excellentes amies. Toutes deux scrutent l'homme dans ses mystères, le suivent dans ses débordements et trouvent dans l'identité de leur objet la raison profonde de leur sympathie réciproque.

Leurs échanges de bons procédés ne se comptent plus. Aux époques d'encyclopédisme, savoir, des humanistes tels Aristote, Platon l'ancien, Albert le Grand, Roger Bacon, Léonard de Vinci, Descartes, Goethe, hommes avides de toute chose connaissable, ont enrichi notre connaissance biologique de l'homme. D'autre part la médecine a donné aux lettres Dante, Rabelais, Jérôme Cardan, Samuel Johnson, Tobias Smollett, Keats, Sainte-Beuve, Tchekhov, et cetera.

Cette intimité entre deux arts si distincts en apparence n'a rien qui doive nous étonner. L'homme, dans la vie comme dans les récits imaginés, est toujours un patient, en ce sens qu'il est sujet aux mêmes maux et promis à la même mort. Sa sensibilité et ses actes sont conditionnés par sa physiologie et plus encore par sa pathologie, c'est-à-dire par le processus de décadence progressive et incessante dont il est le siège. L'écrivain qui ignorerait ces notions risquerait de créer des personnages irréels. Les classiques, eux, les connaissaient bien et l'on pourrait édifier une somme magnifique en groupant leurs observations magistrales: la peste dans Boccace, la colique de Montaigne, la folie d'Hamlet, la "fureur utérine" de Phèdre, l'inquiétude de Pascal, la timidité d'Amiel, le tabès d'Alphonse Daudet, l'épilepsie de Dostoïevski, la phthisie de Mimi et de Marguerite Gauthier, etc., etc.

De nos jours, sous l'impulsion de Barbey d'Aurevilly, Zola, Strindberg, Ibsen, Dostoïevski et grâce à l'intérêt suscité autour de l'homme malade par Freud et les rénovateurs de la psychiatrie, le fait pathologique a été consacré matière littéraire. Oeuvres de profanes, les livres d'un Joyce, d'un Pirandello ou d'un Proust témoignent de cette curiosité. Jamais peut-être les médecins-auteurs ne furent plus nombreux que maintenant. Ils s'appellent pour ne citer que les plus illustres, Schnitzler, Léon Daudet, Durtain, Céline, Ghéon, Somerset Maugham, Warwick Deeping, Gregorio Marañon, Echegaray, Carossa, et — le cadeau le plus somptueux de l'art médical à l'art littéraire — George Duhamel.

À l'encontre de son camarade de l'Abbaye, Luc Durtain, — qui est un otorhinolaryngologiste distingué, — Georges Duhamel n'exerce plus sa profession depuis vingt ans. Mais il est resté médecin d'esprit et ses ouvrages portent l'empreinte de ses études premières et de son expérience clinique.

Je ne veux pas juger ici d'un point de vue technique "Vie des Martyrs", "Civilisation", "Les sept dernières plaies" ou "Les maîtres". Je désire simplement souligner le rôle qu'a joué la culture médicale dans la formation de Duhamel écrivain. Il en a gardé, je pense, une méthode et une doctrine, c'est-à-dire le style et la foi qui confèrent à ses oeuvres leur grandeur.

Tout d'abord une méthode d'observation méticuleuse et savante. Duhamel a une acuité sensorielle et intellectuelle rare. Son esprit enregistre tout phantasme sans bavures ni flou avec une remarquable précision de contour et il les reproduit dans une langue incomparablement claire et précise où la pureté de la forme le dispute à la rigueur de l'expression. Clinicien perspicace et lucide, tel est resté

Duhamel romancier. Mais un clinicien artiste qui, toujours soucieux de vérité, révere aussi la beauté (le beau est vraiment la splendeur du vrai chez Duhamel), et ne s'embarrasse jamais de vaine phraséologie comme hélas! fit jadis Bourget.

Avec ses copains unanimistes, Duhamel s'était passionné pour l'âme palpitante des foules. La guerre l'amène à se pencher sur des chairs blessées. Il découvre alors, derrière l'individu anonyme des masses, l'homme réel, nu, pantelant, dépouillé de son maquillage et de ses oripeaux sociaux. Cet homme, aggrégé de passions nobles et sordides, déchiré entre l'amour et l'égoïsme, cet homme imparfait et capable de toutes les infamies, Duhamel l'a vu en proie à l'atroce torture que procurent, conjugués, les lamentations du corps meurtri, la mort prochaine, la morne solitude et l'effondrement des rêves terrestres; il a vu à quels fonds de souffrance et à quels sommets de grandeur il pourrait atteindre, il a vu ses pleurs de petit enfant et deviné son âme de héros. Il a tâché à le reconforter au fond du puits de désespoir où il le voyait se débattre, à lui rendre la mort douce. Mais ces visions tragiquement exaltantes lui avaient serré le cœur et y avaient infusé une pitié et une confiance infinies. Non pas la pitié condescendante du bien-portant ou du cossu envers le souffreteux ou le gueux. Mais la compassion compréhensive et impatiente d'agir du médecin. Il a résolu dès lors de travailler à sauver cet homme de ses propres démons et de ceux du monde.

Sa tendresse pour Salavin et pour les petites gens est née de cette intelligence aiguë de la misère des hommes. De même son aversion pour la civilisation mécanique, irrespectueuse des besoins du cœur et des aspirations de l'esprit. Dans tous ses écrits de l'entre-deux-guerres il s'est attaché à apprendre aux hommes à s'aimer, à faire la paix avec eux-mêmes et avec les autres. Il l'a fait avec l'éloquence et aussi avec la clairvoyance du médecin qui veut entraîner un convalescent dans la voie de la santé et de la sérénité. Jamais, cependant, son propos n'a pris l'allure d'un prêche ou d'une harangue. Militant sans haine ni démesure il n'abuse pas des gros mots comme certains lutteurs à la foire d'empoigne fort prisés de notre jeunesse. Il a trop le souci de la justice ou de la vérité pour se complaire à ce jeu stérile.

Mais l'injustice s'est dressée sur le monde, jetant les peuples dans la guerre. Duhamel attristé n'en poursuivra pas moins son effort vers la réconciliation universelle. Mais auparavant, il faudra débarrasser le grand corps malade du microbe virulent qui l'infecte et qui rend toute fraternité impossible entre les nations. Le nazisme a inspiré à Duhamel des pages très calmes et sensées mais qui comptent parmi les plus dures que l'on ait écrites sur ce régime de haine et de barbarie.

Demain, espérons-le, l'ordre et la concorde renaîtront. Le monde pour se remettre de son cauchemar aura besoin de tous les hommes de bonne volonté. Duhamel médecin sera sûrement un des artisans de cette guérison, car cette guérison ne sera possible que par le retour de l'humanité à la vraie civilisation, celle qui ne repose pas seulement sur des machines ou des baignoires, mais celle-là même qui prend sa source dans un unanime amour des cœurs. C'est cette civilisation que Duhamel a toujours ardemment défendue. Espérons que demain il y aura assez de Duhamel pour qu'elle impose enfin sa loi aux hommes!

Paul DUMAS

Le style de Duhamel

Dans quelque littérature que ce soit, il est peu d'hommes qui possèdent, au même point que Duhamel, la maîtrise de la plume. Certes, il existe de bons écrivains. Mais trop souvent, l'harmonie du style et la richesse du vocabulaire sont recherchées pour elles-mêmes et masquent la pensée de l'auteur; trop souvent la langue du roman ou de l'essai prend le ton de la polémique, accuse la marque trop sensible d'un tempérament et impose au lecteur la présence d'une personnalité malhabile, satisfaite ou indomptée.

Intellectuel consciencieux, penseur adulte, Duhamel réduit le mot à sa véritable fonction; un mode d'expression au service de l'idée. De sorte que dans le roman, par exemple, sa pensée se déroule comme un film. Directeur puissant, il a d'avance préparé tout le travail et il abandonne à des acteurs bien vivants la réalisation définitive. Il n'a pas à intervenir à tout moment pour ajouter les explications que la faiblesse d'organisation rendrait indispensables.

Ses descriptions ne sont jamais un hors-texte, une charge morte. Elles situent l'action dans son cadre naturel. Pas de longueurs, aucune de ces satisfactions littéraires; auxquelles peu d'hommes résistent. De sorte que tout concourt à l'expression exacte de l'idée à transmettre.

Chez un autre que lui, le mariage étroit de l'idée et de l'expression se traduirait dans un langage sec. Mais il semble que Duhamel saisisse à la fois le tout d'une idée et ses parties, l'ensemble d'un tableau et ses détails. Qu'il expose une thèse, qu'il décrive une scène, il n'omet rien, sans jamais tomber dans l'encombrement, qui puisse ajouter au débit une précision inutile.

Au lieu d'adopter l'uniformité d'un cadre, il se plie aux exigences de la pensée et du sentiment. Il laisse à ses personnages la liberté de s'exprimer selon que l'exigent leur tempérament et leur culture. Cécile ne parle pas comme le docteur Pasquier. Quand elle ouvre la bouche, c'est bien elle qui parle, avec sa mentalité féminine, ses craintes, ses espérances, sa tristesse. Laurent a sa façon de s'exprimer et aussi Justin Weill. Ouvrez "Confession de minuit": tout de suite on reconnaît Salavin. Ces phrases courtes, faibles, ces failles dans le raisonnement, ces redites, sont bien d'un malade, d'un pauvre esprit déséquilibré et chancelant. Ma foi, il n'y aurait là que des mots sans signification aucune, on verrait quand même Salavin tant la phrase est suggestive.

Je n'ai jamais rencontré ailleurs que chez Duhamel cette virtuosité d'expression, cette objectivité dans le débit. Il ne dit pas que Cécile est une femme supérieure: il nous la montre artiste, mère, épouse. Il ne parle pas de Joseph Pasquier: il nous introduit dans son bureau et le laisse s'affirmer lui-même, dans la clarté de l'action, comme un rapace forcené et cynique. Chacun

de ses personnages est un patient que nous révèle dans ses moindres détails la magie des rayons X. Le médecin n'a pas besoin de parler, il nous laisse voir. Le secret de cette objectivité, c'est la place que tient dans ses romans, le dialogue. Un dialogue vivant, extrêmement vrai.

"Alors?"
Justin tourna la tête et dit très vite:
"Il existe un monsieur, un seul, avec qui Suzanne n'a pas le droit de s'amusser."

Laurent rougit brusquement:
"Qui?" souffla-t-il.
"Je ne peux pas le dire. Et puis ça ne me regarde quand même pas. Tu verras. Tu réfléchiras."
"Tu ne peux pas me dire qui?"
"Tu trouveras bien tout seul. Pas un mot de plus, je te prie. Viens-tu manger quelque chose?"

"Non merci, mange si tu en as envie."
Est-il possible d'imaginer une discussion plus expressive, plus vécue? Il y a là deux hommes, l'un gêné, l'autre angoissé, et qui souffrent tous les deux.

Le style de Duhamel est rapide, léger. La description ne le ralentit pas. Il campe ses personnages en deux mots, inspecte le décor, le rend dans un tableau ramassé et repart à la poursuite de la trame. Mais cet élan n'exclut pas l'émotion:

"Cécile regarde avec transport cette petite créature qui n'existait pas, naquière, et qui est apparue soudain et qui remplit si bien tout l'espace de l'univers."

Le choix presque illimité du vocabulaire et la précision du coup d'oeil donnent au récit une allure qui ne connaît pas d'obstacles.

Mais avant tout, il y a le métier. Duhamel a quelque chose à dire et il sait écrire. Son style est vibrant, transparent, perméable à toutes ses pensées. Il est débordant de lumière et d'élan, rythmé comme un poème:

"Mais quand Cécile joue, c'est aussi beau que dans nos rêves et, tout à coup, c'est plus beau."

"Soit, soit! le pardessus et, tout de suite, la porte, l'escalier, la rue."

"J'entendais, comme au fond d'une cave, battre deux cœurs."

Objectivité n'est pas plate énumération. Elle consiste, en littérature, à dire à sa façon des choses qui ne sont pas de soi (de se). S'il se tient hors du texte, Duhamel est toujours présent dans l'inspiration et dans le style. Il faut lui savoir gré de nous livrer une si grande partie de son âme sans parler de lui-même. C'est une délicatesse rare.

S'il faut souligner les grandes lignes de la technique de Duhamel, on peut dire qu'il est un artiste dans sa façon de voir, de dire et de présenter; un poète par l'émotion qu'il confère à sa plume; un dramaturge, c'est-à-dire un créateur, un animateur, par la richesse de la pensée, l'exactitude de l'évocation et le fini de l'exposition.

Jean BRUNELLE

MESSE UNIVERSITAIRE

Une messe spéciale pour les Etudiants des diverses Facultés et Ecoles de l'Université est célébrée à 9 heures 30, chaque dimanche et fête d'obligation, à la Maison des Etudiants.

CORDIALE BIENVENUE !

ROUGIER FRÈRES

Produits Pharmaceutiques Français

Siège social: 350, rue LE MOYNE MONTREAL

délicieux



comme une
sweet caporal

* Tout comme un plat préparé par un chef génial, les cigarettes Sweet Caporal possèdent ce "quelque chose" d'inimitable que les gourmets reconnaissent partout avec enthousiasme. Elles charment les sens de l'odorat et du goût et procurent cette délicieuse sensation de contentement qui ne résulte que de la jouissance de ce qui est parfait.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."



Duhamel et le théâtre

La guerre a tourné Duhamel vers le récit. L'abbaye l'avait rallié un moment à l'UNANIMISME. Entre les deux époques, le théâtre l'absorba. Aujourd'hui, il y a renoncé. Il s'est expliqué à ce sujet dans les LETTRES AU PATAGON, avec l'accent d'une amère déception. Avant de commenter ce renoncement et les raisons qui l'ont motivé, examinons au détail sa production théâtrale.

Une photographie nous représente Duhamel "à l'époque où il écrivait ses pièces". La tête n'est pas encore dégarinée; yeux tristes, barbe noire. Il ressemble à Debussy, moins le crâne blafard.

Sa première pièce, LA LUMIERE, il la présente à Antoine qui présidait alors aux destinées de l'Odéon, et, à première lecture, le fondateur du Théâtre libre fut séduit par cette oeuvre qui venait à point. Antoine voulait, à cette époque "créer une scène d'expérience et de révélations théâtrales au service de la jeune littérature dramatique". C'est ainsi qu'il fit représenter la première pièce de Jules Romains, L'ARMÉE DANS LA VILLE, dont le succès dépassa toute attente. Ce fut d'ailleurs Romains, qui présenta à Antoine son "copain" Duhamel.

La Lumière met en scène un aveugle de naissance et, à ses côtés, une émouvante et inoubliable figure de femme. Ils se nomment Bernard et Blanche. L'aveugle est taciturne. Privé de toutes relations avec les êtres et de toute prise de contact avec les choses, il vit seul en lui-même. L'étude de la psychologie de l'aveugle est de main de maître; il ignore les couleurs et les formes, mais il leur a donné une signification particulière. Elles ont pour lui un sens particulier. Sa cécité a aiguë son acuité psychologique. Il voit plus clair dans son âme et dans celles des autres. Des circonstances le rapprochent de Blanche. Elle s'attache à lui. Au cours d'un violent orage, la voilà, à son tour plongée dans les ténèbres. Bernard sera désormais son guide à travers une vie mystérieuse qui lui est maintenant familière. On trouvera un écho des meilleures parties de cette pièce dans l'inoubliable rencontre de l'abbé Châtellier et du savant Renaud Censier au chapitre II de LA NUIT DE LA SAINT JEAN.

Sur LA LUMIERE, les critiques ne furent pas d'accord. Incompréhension d'une part, chaude admiration de l'autre. L'un d'eux déclarait le dernier acte une chose considérable, un autre prophétisait "l'arrivée d'un auteur de grande classe à la scène". Quelques-uns badinèrent.

Jean Prévost écrivait un jour que "pour le théâtre de demi-jour et à demi-voix de Duhamel, il faudrait une ample douceur d'expressions, un velouté de mise en scène que le théâtre ne comporte pas". Ceci nous semble assez juste. On songe en lisant LA LUMIERE à INTÉRIEUR de Maeterlinck qui est la chose du monde la plus belle qui soit, à la lecture, mais qui nous semble injouable. C'est la vie transmise dans ce qu'elle a de plus familier, la poésie d'une maison paisible. Le père lit son journal, la mère ravaude un morceau de linge, la place d'un aïeul reste vide. On entend le tic-tac de l'horloge, le babillage d'une servante; un bourdon, captif entre la double-fenêtre, cherche à s'évader vers le verger tout proche et se cogne lourdement au carreau. Mystère du théâtre. Une telle pièce ne se pourrait représenter. ELLE EST TROP PRÈS DE LA VIE. LA LUMIERE est trop près du réel. Mais est-ce bien là un défaut? N'est-ce pas plutôt l'appareil du théâtre qui est faussé? Tout ne serait-il pas à recommencer?

Allons maintenant à un autre pôle; voyons Duhamel auteur de comédies.

Les familiers de son oeuvre savent quelle réserve inépuisable de franc comique est en lui. Lorsque dans "La Chronique des Pasquier" les situations se tendent, lorsque Duhamel a peur que le coeur du lecteur ne se creve, vite une blague. Les fresques du père Ram, l'orgueil de Joseph ou la myopie du clan Ferdi-Claire viennent à point dérider le lecteur qui aurait le coeur sur la main.

L'OEUVRE DES ATHLETES a été représentée au Vieux Colombar. Duhamel a fait tout ce qu'il a pu pour aider Copeau dans son louable effort. N'a-t-il pas épousé Blanche Albane, une des plus remarquables interprètes du Vieux Colombar? Duhamel, employé de laboratoire, le rejoignait chez un menuisier où le jeune couple prenait pension avec Suzanne Bing.

Je m'égare. Il faudrait des pages pour parler du Vieux Colombar, de Copeau, des autres. Revenons à L'OEUVRE DES ATHLETES.

Intrigue connue. On songe à Tartuffe. Un poète qui a nom Rémy Beauf, introduit chez des cousins apothicaires, y prend vite un extraordinaire ascendant. Il attendrit la mère, séduit la fille, emballa le père, fait maison nette. On a reproché à Duhamel d'avoir repris Tartuffe. Est-ce un reproche? "La véritable originalité, écrit Marcel Azais, se moque de l'originalité, quand on se sent capable d'écrire une pièce sur un barbon amoureux et trompé, une petite fille de roi volée par des méchants et reconnue à la fin, c'est qu'on a quelque chose dans la ventre." (ES-SAIS CRITIQUES, 15 mai 1920).

Je pense bien, avec Azais, que c'est un fort éloge pour Duhamel que de réussir à faire tant citer Molière à son sujet.

Le comique est obtenu par les moyens traditionnels chers à Plaute et à Molière: les deux auteurs se félicitent, chacun croyant qu'il s'agit de son oeuvre; le visiteur se trompe d'interlocuteur et prend à son sens des paroles qui sont à un autre; répétitions obsédantes, analogues au "poumon", au "sans dot" ou au "pauvre homme".

Qui jouait dans cette pièce? Des acteurs à peu près inconnus, aujourd'hui célèbres: un certain M. Juvet, disaient les critiques, Carrette, Suzanne Bing.

Mais pourquoi Duhamel a-t-il quitté le théâtre? Duhamel l'a expliqué sous forme d'apologue. Grégoire vient de terminer une pièce. Il en donne lecture à des amis. L'un souligne le manque de "morceaux de bravoure", l'autre trouve courte "la scène d'amour", un troisième suggère de remanier l'ouvrage entièrement.

"Pourtant, dit Grégoire, me faudrait-il tout reprendre? Que pensez-vous du 'n'en doutez pas' qui échappe à la mère, au moment le plus..."

"Admirable, reprend le censeur, conservez-le..." etc.

Quelques mois plus tard, Grégoire invite à nouveau ses amis pour leur donner lecture de la "seconde version." Il ouvre le cahier, énonce le titre, commence: "N'en doutez pas"... c'était fini.

Les critiques n'aiment pas à se faire juger. Ils prirent mal la chose. Convaincu qu'il est impossible de plaire à tout le monde et à son père, Grégoire présente sa pièce à un directeur de théâtre. C'était la première version, moins le "n'en doutez pas" qui, à la réflexion, lui avait paru fade.

"Admirable! s'exclama le directeur et je m'y connais! Mais comment un vieux routier comme vous a-t-il pu tomber dans le piège des cinq actes? Réduisons-la à trois actes et même à deux. Placez ailleurs 'la scène de la fontaine' qui est merveilleuse; casez ailleurs aussi le couplet du dénouement. Il mérite de rester."

Grégoire s'exécute. Ce n'était que le commencement. Les acteurs éurent leurs doléances. La coquette s'estimait sacrifiée. L'acteur de composition déclarait qu'il ne trouvait rien à composer. Peintres et menuisiers lancèrent leur ultimatum et jusqu'au costumier qui voulait changer l'époque.

La pièce fut jouée mais ce n'était plus l'oeuvre de Grégoire. Des traducteurs s'en emparèrent, on l'adapta même à l'écran en la modifiant quelque peu évidemment.

Duhamel conclut: "Nulle chose humaine n'est à l'abri des hommes ni du temps. De toutes les productions de l'esprit, l'oeuvre théâtrale est la plus fragile et la plus brillante, la plus glorieuse et la plus humiliée."

On ne nie point ces faits. Rien n'est plus vrai. Cependant, on aime-rait que Duhamel — malgré les LETTRES AU PATAGON — vienne, comme son ami Mauriac, tâter un peu de la Comédie Française.

Marcel RAYMOND

APPENDICE

DATES ET LIEUX DE REPRÉSENTATIONS DES PIÈCES DE DUHAMEL

LA LUMIERE, pièce en 4 actes, représentée à l'Odéon, le 8 avril 1911.

DANS L'OMBRE DES STATUES, pièce en 3 actes, représentée à l'Odéon, le 26 octobre 1912.

LE COMBAT, pièce en trois actes, représentée au Théâtre des Arts, le 14 mai 1913.

L'OEUVRE DES ATHLETES, pièces en 4 actes, représentée au Vieux-Colombier, le 9 avril 1920.

LA POINTE ET ROBITEAU, pièce en 1 acte, représentée au Théâtre des Arts, le 10 février 1921.

QUAND VOUS VOUDREZ, pièce en 1 acte, représentée au Théâtre des Arts, le 10 février 1921.

"Scènes de la Vie Future"

"L'Amérique semble prendre à coeur de précéder le reste de l'humanité dans la voie des pires expériences." G.D.

Georges Duhamel a rendu visite à nos amis les Américains. En homme cultivé qu'il est, il n'a pas manqué d'analyser les impressions qu'il en a reçues et de réfléchir sur la vie et les hommes du monde nouveau qui s'est présenté à son oeil d'humaniste. L'ouvrage qu'il nous a laissé a connu une vogue incontestable et donné lieu à une foule de commentaires. Depuis les superlatifs éphémères des admirateurs jusqu'aux propos hargneux des dénigriers de cette même civilisation américaine, toute une série intermédiaire de jugements nuancés a rempli le fossé creusé par l'importement des extrémistes. A quelles causes faut-il rattacher ce retentissement? Les trois raisons suivantes demeurent sans doute les principales: la forte personnalité de l'auteur, l'intérêt considérable du sujet et la manière dont le sujet lui-même est traité.

Malgré le titre bien caractéristique des tableaux de Duhamel, les discussions que son ouvrage a suscitées ont montré que sa pensée n'a pas toujours été bien comprise. Ce sont des "Scènes de la Vie Future" qu'il nous présente. Scènes choisies, typiques d'une forme particulière de civilisation: l'américaine, qui menace d'envahir le monde et dont il redoute certains effets désastreux. Au reste je m'en voudrais de ne pas citer la mise au point que Duhamel a faite lui-même dans la préface de son volume. Elle lui rend justice. "Il est évident que, dans mes remarques, dans mes peintures, je vise la civilisation américaine, non le peuple américain qui m'a donné beaucoup d'amis excellents et qui peut présenter à l'histoire, quelques beaux visages de maîtres. Au surplus à travers l'Amérique, mes traits iraient atteindre le monde entier qui la prend pour modèle et dirait-on l'admire. J'ai consacré ma vie aux louanges de la paix. C'est encore dans une pensée de paix que je confesse mon souci."

On ne termine pas la lecture de telles pages sans demeurer pensif et perplexé sur les réalisations grandioses et gigantesques de nos voisins du sud. Faut-il s'arrêter aux réflexions justes et profondes que fait et nous suggère l'auteur ou revivre les joyeux moments que nous procure le récit de quelques scènes croquées sur le vif et avec tant d'art? A travers le flot de pensées qui se présentent à notre esprit, essayons de dégager quelques lignes maîtresses, qui, réunies en faisceau, plongeront ensuite dans la multitude des faits pour mettre en lumière les forces dominantes qui président aux destinées de cette civilisation américaine.

Peu de peuples ont monétisé et rendu aussi pratiques les conquêtes de la science que l'américain. Aussi s'est-il souvent heurté au ridicule pour avoir mis trop de rigueur dans l'application de principes par ailleurs excellents, lorsque maintenus dans de justes bornes. M. Pitkin, au repas, choisit son menu d'après la quantité de calories que chaque plat est susceptible de lui donner. Un savant, un "food-expert" a déterminé à l'avance la valeur calorifique de chaque mets. Pour Duhamel, l'idée d'avaloir des calories à l'heure de lui gâter l'appétit...

Lorsque M. Pitkin amène un étranger au cinéma il sent monter en lui tout l'orgueil qui gonfle son riche pays. Dans des édifices considérables s'étale "un luxe industriel, fabriqué par des machines sans âme pour une foule que l'âme semble désertir aussi." Des tableaux appendus aux murs ne sont que de mauvaises copies de toiles illustres. On a des imitations de tapis orientaux. Le plafond présente un faux ciel. Et, sur l'écran, une suite d'images où domine le goût de la sensation. Un choix de pièces musicales accompagne chaque scène du drame. Les oeuvres de grands maîtres ont été morcelées et enfilées les unes à la suite des autres pour satisfaire certaines exigences scéniques. Et d'heure en heure, les spectateurs sont gavés par le spectacle à raison de "tant" pour le billet d'admission...

Nul ne saurait trouver au monde de manifestations plus nombreuses du progrès matériel qu'aux Etats-Unis. Les

perfectionnements apportés dans le domaine de la mécanique ont mis aux mains de toute espèce de gens une puissance matérielle considérable. L'automobile en est peut-être l'exemple le plus frappant. Cette industrie a atteint un développement tel qu'elle en permet l'usage à une proportion considérable d'individus à tous les degrés de l'échelle sociale. Il suffit d'avoir de l'argent et l'on se trouve en possession d'une puissance qui peut mettre à tout instant plusieurs vies humaines en danger. Pour parer à cet inconvénient il y a les assurances. Tout alors rentre dans l'ordre et l'on peut dormir tranquille; sauf que si les assurances constituent un certain facteur de sécurité, elles ont pour effet en nombre de cas de faire perdre les véritables notions de l'extensif (fini, mesurable) et de l'intensif (indéfini, incommensurable) que Bergson a bien étudiées. Ainsi le dommage causé par la mise hors d'usage d'une automobile peut être réparé par le paiement en espèces du dégat. Nous demeurons dans le domaine de l'extensif. Mais une infirmité pour la vie, une personne humaine amoindrie dans ses parties vitales, peut-on en évaluer le dommage en dollars? Ce serait trouver un moyen terme entre l'extensif et l'intensif. On ne saurait ramener des valeurs d'ordres différents à une question de dollars en plus ou en moins sans brouiller dans la conscience du peuple des notions fondamentales sur lesquelles repose l'édifice social. L'assurance demeure nécessaire, mais elle n'en reste pas moins en maintes occasions, par l'état d'esprit qu'elle engendre et par le sens de la responsabilité qu'elle émousse, un facteur antisocial.

Avec Duhamel il y aurait de quoi citer de nombreux exemples où la vie intellectuelle et la vie morale ont dû rétrograder devant les conquêtes envahissantes d'un matérialisme présenté sous les formes alléchantes du luxe et du confort.

Une vie matérielle qui ne se développe pas concurrentement à une vie spirituelle, orientant et disciplinant la première, loin d'amener l'émancipation de l'individu, amoindrit sa liberté dans un paradoxe que n'avaient pas toujours prévu ses auteurs. Ce sont les multiples petites contraintes engendrées par le confort sous toutes ses formes qui posent les liens d'un nouvel esclavage. Avec les meilleures raisons du monde, la logique, le souci du bien-être public, on introduit lentement dans la vie d'un peuple des prescriptions hygiéniques, morales et esthétiques qui mettent à tout instant le citoyen honnête et laborieux sous la férule des lois de l'Etat. Au nom de la civilisation que d'atteintes sont faites au simple bon sens!

La civilisation américaine pose au monde une foule de problèmes qu'elle a résolus à sa manière et le plus souvent très imparfaitement. Le souci du progrès, du confort et de la sécurité matérielle ont réussi à brouiller un grand nombre de notions premières dans la vie des peuples comme dans celle des individus. Une nation dont la philosophie demeure toute matérialiste et pragmatiste ne saurait s'acheminer vers une grandeur réelle. Elle cache sous des dehors brillants, sous l'apparat d'une grande puissance, une profonde misère morale. Elle présente au monde les fruits amers d'une foule d'expériences malheureuses. Cependant on observe en maints milieux américains, l'indice d'une réaction vers une meilleure compréhension des valeurs spirituelles. Bien que la pente à remonter soit très abrupte et très raide, il est à souhaiter que les fortes personnalités qui ont compris l'étendue et la profondeur du présent malaise social, s'imposent de plus en plus à l'attention du peuple et en opèrent la régénération avant que des germes révolutionnaires n'en aient miné les assises fondamentales.

Tout salut s'opère inexorablement au creuset de la souffrance. La nation américaine ne saurait y échapper, ou alors elle sombrera dans le chaos engendré par ses propres erreurs. Les "Scènes de la Vie Future" demeurent un avertissement donné par un des hommes les plus cultivés et les plus clairvoyants de la vieille Europe éprouvée par les expériences nombreuses de plusieurs siècles.

Robert GENEST

Duhamel et la musique

"Je ne vous ai peut-être pas encore dit que je joue de la flûte."

Confession de minuit

Un berger d'Arcadie, pour occuper sa morne solitude, prit un jour un roseau et s'amusa à l'évider de sa moelle. Par un hasard voulu des dieux, il y tailla, sans prendre garde, une encoche. Puis, à travers ce tube, il regarda la lente procession des nuages. Des poussières de bois obstruaient le trou. Et le berger, pour les en chasser, porta le roseau à ses lèvres et y souffla. Et le miracle se produisit!

Flûte au son unique que ne venait orner que la variété des rythmes. Plus tard, d'autres encoches viendront s'aligner contre la première et le berger dispersera au vent la vie infinie que dispense la gamme. Dans les sons qui naissent au gré de sa fantaisie le pasteur fera passer, avec son souffle, la substance même de son esprit. Il aura découvert la musique et pour lui la musique sera délivrance.

Un soir, pendant la Grande Guerre, pour reposer son esprit et son corps harassés, un chirurgien militaire, monsieur Georges Duhamel, posera ses lèvres sur celles d'une flûte. Et pour lui aussi, le miracle s'accomplira. Musicien bien inexpérimenté encore mais qui, serrant les lèvres et retenant son souffle, enflant puis amenuisant la note, s'applique à produire ce son filé, ce son de cloche qui, du fond de son âme, fera surgir la paix. Pour ce chirurgien, la musique sera délivrance.

Et quand Salavin revient chez lui, rue du Pot-de-fer, après une triste journée à se chercher une situation et à poursuivre inlassablement le tourment dont son coeur est rempli, c'est encore à la flûte qu'il réclamera délivrance.

Duhamel et Salavin sont ce qu'on appelle des amateurs. Mais s'ils ne peuvent, par leurs exécutions musicales, charmer leurs auditeurs, ils réussissent du moins, pour eux-mêmes, à oublier le monde et ses bassesses.

Plus heureux, Laurent Pasquier possède une soeur, Cécile, la première pianiste de son temps. Et c'est la soeur qui transporte Laurent, le malheureux Laurent, hors de la société des humains pour l'amener dans la cité magique "où toute douleur s'endort".

Duhamel est un passionné de musique. Ses livres sont pleins de cette passion et ses personnages s'en nourrissent. Je songe à Valdemar Henningsen dans "La chronique des Pasquier". De tels personnages ne sont pas fréquemment rencontrés au Canada. Mais en Europe ils sont plus nombreux. Duhamel a créé avec Valdemar une des plus étranges figures de son oeuvre. Qu'est-il au juste ce Valdemar? Violent et tendre à la fois, passionné, parfois même presque fou, incapable de transcrire dans ses exécutions pianistiques toute sa compréhension des oeuvres, incapable également de composer malgré un métier évident. Il a du génie, n'en doutons pas. Ce génie il ne peut le faire passer dans une oeuvre. Son esprit se refuse à la composition peut-être parce qu'il veut tout dire à la fois, et ses mains n'arrivent pas à faire vivre ce que son intelligence fulgurante saisit des oeuvres de maîtres. Il n'en demeure pas moins un auditeur génial et c'est grâce à lui que s'éveille et s'affine la grande Cécile.

Cette Cécile est, à mon avis, le personnage le plus attachant jamais créé par Duhamel. Comment Duhamel qui avoue lui-même ne pas connaître grand-chose à la technique musicale, a-t-il réussi à inventer cette musicienne si parfaite. D'autres romanciers se sont déjà hasardés à peupler leurs oeuvres de personnages musiciens. Bien peu ont pu s'échapper de la littérature au mauvais sens du mot. Romain Rolland fait évidemment exception mais l'exception s'explique facilement puisqu'ici le romancier se double d'un technicien de la musique. Seul Duhamel rejoint Romain Rolland et parfois le dépasse. Cécile Pasquier est une grande musicienne, elle parle de

la musique comme on attend qu'une grande musicienne en parle. La scène de la leçon de piano dans "Cécile parmi nous" est un chef-d'oeuvre de psychologie musicale. C'est sans doute la page la plus profonde jamais écrite sur la vie intérieure du musicien. Le romancier qui a écrit cela est un homme qui sait à fond ce qu'est la musique et de tels hommes sont rares même chez les littérateurs.

Il ne suffit pas d'études techniques pour arriver à une si pure conception de la musique. Les études techniques, si elles aident, ne sont même pas indispensables. Il y faut l'amour. Et monsieur Georges Duhamel est de ceux qui ont reçu la grâce de l'amour. On sait la place que l'amour de l'homme tient dans l'oeuvre de monsieur Duhamel. Et c'est parce qu'il aime tant les hommes que monsieur Duhamel comprend si bien la musique. Et chez Duhamel l'amour vient de la connaissance et non de l'ignorance comme c'est si souvent le cas. Monsieur Duhamel connaît les hommes. Ses livres sont tout entiers pleins de cette science de l'humain. Malheureusement la connaissance et l'amour de l'homme entraînent rarement la joie. On peut aimer les hommes et souffrir au spectacle quotidien, incessant de leurs lâchetés, de leurs bassesses et de leurs trahisons: c'est bien le cas de monsieur Duhamel. Je ne m'étonne plus qu'ayant si bien compris les hommes il ait si bien compris la musique qui leur est, comme il le dit lui-même, délivrance.

Délivrance! Ce mot, ce long cri, cette supplication pourrait servir à résumer toute l'oeuvre de monsieur Duhamel. "Délivrez-moi de moi-même" crie Salavin — "Délivrez-moi des hommes" crie Laurent Pasquier. Et j'aime de monsieur Duhamel qu'il ait offert à ses héros la musique comme délivrance. Remarquez que seuls les meilleurs d'entre eux ont reçu la grâce véritable de la musique. D'abord Salavin. Salavin qui n'est qu'amour à tel point qu'on s'étonne de ne pas voir son coeur battre à découvert dans une poitrine ouverte. L'amour rachète Salavin et l'empêche d'être méprisable. Parce qu'il aime, il a reçu le don de la musique. Et ensuite, Cécile, Laurent, Justin Weill et jusqu'à ce Valdemar qui, malgré sa lâcheté, possède un amour. Celui-là c'est son orgueil qui le perd. Mais comme il aime, à lui aussi la musique est donnée. Au contraire Joseph n'entend rien à la musique.

C'est là une terrible leçon que donne Georges Duhamel. Celui qui attache toutes ses énergies à la poursuite des joies matérielles, de la puissance et de l'argent comme Joseph Pasquier, celui-là, sans s'en rendre compte, perdra peu à peu contact avec ces grandes joissances de l'âme et c'est justice que la grâce de la musique lui soit refusée.

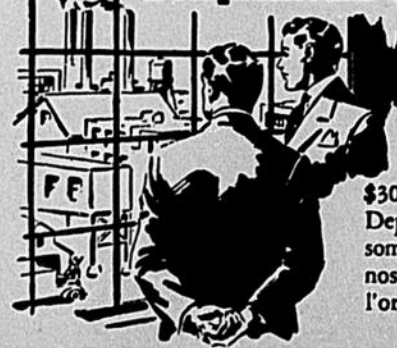
Celui qui conserve une saine intelligence des valeurs, qui veut d'abord vivre par l'esprit, fût-ce au prix de certaines satisfactions que seule la matière procure, celui-là connaîtra en retour des joies qui compenseront les sacrifices qu'il a consentis. C'est presque le "qui voluerit animam suam salvam facere..." du Christ. Et là encore nous touchons du doigt ce qui, en monsieur Duhamel, subsiste de christianisme.

Si jamais Georges Duhamel arrive au catholicisme, soyez assurés que ce ne sera pas par les voies du raisonnement mais bien par les voies de l'amour et peut-être par celles de la musique.

Monsieur Duhamel n'est pas ce qu'on appelle un philosophe, c'est un moraliste. Un moraliste de l'amour. De l'Amour avec un grand A et sous toutes ses formes: amour de l'homme, des bêtes, de la nature. Ne nous interrogeons plus: si monsieur Georges Duhamel connaît la musique et sait en parler comme peu d'écrivains en avaient parlé jusqu'à lui, c'est qu'il y était presque forcé. La musique c'est l'amour humain sous sa manifestation la plus parfaite.

Jean VALLERAND

Trois générations d'emprunteurs dans les affaires



"Mon fils, lorsque votre grand-père a fondé cette entreprise, il y a soixante ans, son premier emprunt de banque fut de \$300 à la Banque de Montréal. Depuis c'est là que nous nous sommes toujours adressés et nos avances sont maintenant de l'ordre de cinq chiffres."

BANQUE DE MONTREAL

FONDÉE EN 1817

"banque qui accueille bien les petits déposants"

A102

Un médecin! Voyons tout ce que cela représente, et cherchons-y l'idéal très intime qui l'anime. Qu'un homme habite ce concept, le matérialise de sa chair d'adolescent et l'illumine de son âme à lui, que l'on se rende compte que la médecine, amalgame fécond de science et d'art, infiltre tous les tissus de cet homme comme une nourriture saine, nous sommes bien près du docteur Laurent Pasquier.

Vivifions cet être trop froid, trop raisonné, de la flamme d'amour total, de l'amour de l'humanité, de l'amour de l'intégrité morale, de l'amour de l'amitié, de l'amour filial le plus pur, de l'amour de la science et de l'art qui doivent régénérer le monde en détresse, de l'amour dont brûle son cœur pour une épouse inconnue et anticipée; synthétisons ces immenses étincelles jaillissantes, en un faisceau humain, et cette fois, nous connaissons le docteur Laurent Pasquier!

Avant d'ajouter des détails à ce tableau moral, voyons un peu son anatomie. "La tête dans son ensemble paraît ronde, bien qu'une part de la courbure en soit dérobée par les cheveux qui sont durs, précocement blancs, à peine en retrait sur les tempes. Le front est bombé, les sourcils lourds, le nez court mais épais, la mâchoire solide. Tout cela est visible, avoué car je me rase le poil. L'ensemble n'est pas beau, assez énergique, assez voisin, si j'ose me permettre cette comparaison, du museau beethovenien. Enfin ce que ma femme, je ne sais trop pourquoi, décrit ainsi en riant: une de ces figures de chien que j'aime tant."

"J'avais un mètre soixante-neuf de taille, il y a dix ans. Je ne me suis plus changé depuis, et ce n'a guère dû changer."

"Voilà pour la bête... Mais quittant cette brave carcasse, je dirige vers l'abîme intérieur, quelque chose que j'appellerai le regard spirituel."

Devant ce personnage étrange, si riche de qualités entrelacées, on se demande si cette trame ne révèle pas un fil de base soutenant tous les autres. A l'attention soutenue, on finit pas se convaincre que l'amour de l'humanité pourrait bien servir de cadre à toutes les autres possibilités d'aimer du docteur Laurent Pasquier.

Laurent aime tous les hommes, mais à sa manière, à la manière Laurent Pasquier, si je puis dire: pitié pour les potentats imbéciles de la finance, affection pour les modestes de ce monde, pardon pour les sapeurs de réputations.

"Par discipline intellectuelle, il se tient à distance des politiques dont on pense, à tort ou à raison, qu'ils sont les principaux artisans de l'histoire." En cela, il ressemble à tous ceux que la souffrance effraie. Il éprouve de la compassion pour eux, les regarde de loin, de peur de respirer même leur haleine mensongère. Il se dresse devant les accapareurs de l'opinion populaire, comme un exemple limpide de probité et de bonheur. — L'accumulation en série des gloires sans fondement, l'esclavage des banquets, les renommées bâties à coups de finances, que vaut tout cela, quand on a perdu la notion de l'honneur. — C'est le langage éloquent de la vie de Laurent Pasquier, qui veut désinfecter ces plaies puantes et corrompues de la société moderne.

Et quand, dans le désarroi de sa vie "d'homme, blanchi sous le rude harnais de la science, dans la lumière glacée du laboratoire", la nausée de la corruption l'égorge, il se tourne vers les "Grands cœurs des petites maisons". — Chez ces modestes, il retrouve quelque chose de grand qui le récompense de son attention.

Au milieu de l'honneur discret que répand sa valeur personnelle, Laurent entend demeurer le modeste habitant des faubourgs de Paris. Comment dire adieu à tous ses souvenirs d'adoles-

Laurent Pasquier

cent, formateurs de sa jeunesse: "Les mouvements de mon humble nostalgie m'ont rappelé souvent le sort des enfants parisiens qui ne savent presque rien de la marche des saisons, mais la pressentent, mais l'imaginent..." Toute sa vie, Laurent remue les cendres de ce passé inspirateur.

Plus tard, quand les campagnes de presse voudront déraciner son ardeur en crachant mensonge et médisance; quand les journalistes iront proclamant que Laurent est l'ennemi caché des modestes gens, le travailleur, épuisé par tant d'atrocités morales, pleurera encore sur le clan immuable.

Ainsi l'intégrité morale de Laurent persistait à dominer la horde des vilénies et des bassesses. Où puisait-il cette force d'âme? Au sein de l'Eglise Catholique? Nous l'aurions souhaité. Laurent Pasquier demeure rationaliste. — Doit-on rechercher l'origine de cette manière de penser et de croire, dans les traditions familiales, ou dans l'influence de ses maîtres? — Ces facteurs militent sans doute à expliquer cet état d'esprit.

Pour nous, Canadiens français catholiques, ne connaissant le rationalisme qu'à titre de doctrine théorique, et n'ayant jamais rencontré de rationalistes véritables, la possibilité d'une intégrité morale, non fondée sur une pensée chrétienne nous laisse perplexes. — Les notions de temps, de pays, de mœurs, d'éducation nationale, voire de patriotisme, expliqueraient sans doute ce problème subtil.

Acceptons le fait du rationalisme chez Laurent, pour observer le vague indéfini qui empreint son âme secrètement religieuse, harcelée par les mille questions du pourquoi des choses.

Pourquoi pratiquer le bien pour le bien, guidé par le seul espoir d'une récompense terrestre, aléatoire? Pourquoi la souffrance, pourquoi la fidélité à ces principes fondamentaux que certains gens appellent "Vertus"? Ces questions montent en marge pour obscurcir le cerveau du rationaliste Laurent Pasquier! Au milieu du désarroi de sa vie exclusivement terrestre, il cherche la lumière capable de dissiper cette incertitude obnubilante.

"Réponds-moi, Cécile: Si Dieu est tout puissant, pourquoi n'a-t-il pas, depuis longtemps, depuis toujours remporté un triomphe total?"

Alors Cécile, d'une voix irritée:

Dieu est comme nous tous: il vit, il souffre et il espère. Et maintenant tais-toi.

Le jeune homme pensait: "Cécile devrait avoir la paix, puisqu'elle a découvert sa route. Mais non, elle souffre, comme moi, comme nous, comme tout le monde."

Cette âme fuyante se prend tout à coup à raisonner froidement, comme devant un microscope.

"Nous autres, gens de science, nous avons aussi nos dieux, nos rites, nos dogmes, nos lois, et d'étonnantes liturgies. Les hommes se sont imaginés qu'ils pourraient vivre sans dieux, mais les plus sages commencent à comprendre que c'est impossible."

On se croirait au seuil de la grande conversion. Cécile, qui l'accompagne veut porter le coup décisif.

"Entre avec moi, dans l'église."

"Non, ma sœur, ce n'est pas possible. Oh! j'y ai songé cent fois. — Cent fois, je t'ai dit en rêve: "Prends-moi, emporte-moi." Mais non ce n'est pas possible. J'ai bu dès le commencement des breuvages qui m'ont empoisonné pour le restant de mes jours. Il faut maintenant que je me débâte avec cette pesante raison qui ne me comble pas, mais qui m'a donné des habitudes tyranniques, et je sens bien que jamais je ne pourrai me délivrer. — Mais je t'envie, sœur, j'envie. — Il me semble que je vois s'élever un beau navire, et que je reste seul, sur le quai, en agitant un mouchoir."

Laurent n'a pas assez souffert! L'épreuve n'a pas encore labouré sa chair assez profondément.

Un an plus tard, tout son être physique est secoué, tout son être moral chavire, s'agitte éperdument dans la détresse. "Je ne peux plus travailler. Je ne sais plus rien. — Je ne serai plus jamais capable de faire quelque chose de bon. — Tous ces gens finiront par me rendre complètement fou."

Peut-être n'est-il pas perdu! Dans son cœur lacéré, s'ébauche une quête de Dieu, un appel à la foi.

Sous le prétexte "d'assouvir sa soif de l'ombre, et son grand désir de fraîcheur", Laurent pousse la porte de l'église Notre-Dame de Paris: — "L'immense vaisseau semblait désert... Un grand silence entraînait dans l'esprit du jeune homme. Il songea soudain, avec une sorte d'amertume et même avec ressentiment: "Il y a des gens qui viennent ici quand ils sont malheureux. Moi, je ne m'en irai pas soulagé. C'est injuste! C'est injuste!"

Un peu plus tard, il eut une pensée naïve: "Si je croyais, tout me serait peut-être plus facile, même de supporter la méchanceté, l'humiliation, la haine. Seulement voilà, je ne crois pas. Au fond je n'ai pas de chance." Il était à cette

minute, non pas abattu, mais humble et presque résigné.

Il resta là près d'une heure... "La prière songeait-il, ce doit être quelque chose de cette sorte, mais plus fort. — Est-ce que j'aurais prié sans le savoir. — Ce serait quand même étonnant pour un rationaliste."

Laurent fit encore quelques pas au hasard et, soudainement orienté, se dit: "Je vais aller voir Cécile. — Oh! pas à cause de cette pensée sur la prière évidemment... Mais pour la voir, pour lui parler, peut-être même pour l'entendre."

Dernier appel poussé par cette âme vers la Lumière. — Alla-t-il s'engourdir dans le tumulte étourdissant de la grande ville? Quelqu'un a-t-il entendu cette voix avide de vérité, de soulagement et d'amour, qui clamait au plus fort de son "combat contre les ombres"?

Nous n'avons ébauché que quelques-uns des multiples aspects fournis par le caractère de Laurent Pasquier. — Avec un grand regret, j'ai dû laisser dans l'ombre l'amitié pure qui unit sans défiance Laurent au petit juif Justin Weill, si sympathique.

Je n'ai pas oublié davantage la tendresse filiale de Laurent pour sa mère — dont il écrivait: "Maman est une sainte c'est vrai. — C'est une sainte... oh! comment dire? Une sainte des petites choses. Je ne peux m'expliquer mieux. — Il y a des jours où je rêve d'une plus large amitié, non pas plus chaude, bien sûr, non pas plus rayonnante, c'est impossible."

Autant de pierres qui ne connaissent pas l'achat, et qu'un artisan plus doué, plus courageux, aurait encaissées dans une monture d'or pour faire de ce caractère, une pièce de la plus pure joaillerie.

Geo. LANDRY

On s'est étonné, (sans raison du reste) que le *Quartier Latin* consacre une étude au romancier le plus lu de même qu'au critique le plus goûté des étudiants.

Ainsi, penché sur notre génération engagée dans un inextricable fouillis de problèmes nés de ce siècle, Duhamel entreprend le procès d'une civilisation agonisante. Et c'est la poursuite sans trêve des dénominations et des remèdes: "Au chevet de la civilisation," "La Trêve des inventeurs," "Civilisation," "La Vie des martyrs"...

Un des premiers à signaler la profondeur de cette crise, (dans laquelle au-dessus de "l'oscillation économique" ou d'un "pur déséquilibre social" il voit une "crise de civilisation"), Duhamel s'attache à quelques problèmes nouveaux, posés par le génie trop rapide du XXe siècle, et qui sont les chefs de nos malaises.

L'homme va moins vite que ses inventions; ne nous étonnons donc point de le voir écrasé par la machine qu'il a créée. Ce monde merveilleusement confortable qu'il a bâti le submerge maintenant et le force de chômer malhabilement devant cet appareil qui lui prend son ouvrage et son pain. En dépit des industries nouvelles qu'un intensif machinisme a déterminées, — où l'homme puisse réadapter ses facultés, — en dépit même du constant renouvellement des mises au point de la mécanique (qui appelleraient impérieusement une "trêve des inventeurs"), Duhamel s'inquiète: "La multiplication des inventions, tendant à perfectionner les objets usuels, cesse d'être un sym-

bole de progrès à partir du moment où elle commence de gêner la plupart des intéressés." Combien cette condamnation est-elle plus claire que les distinctions nuageuses du Rops des "Eléments de notre destin". Tous, de l'industriel à l'usurier, du producteur au consommateur, sont enlisés dans une surproduction et une "marche en avant" que seule une réglementation venue du législateur, pourra canaliser.

En second lieu, la machine sans âme a tué l'artisanat et engendré le mauvais ouvrier, celui qui bâcle rapidement, ennuyé, un travail minuté pour un salaire invariable. Devant la mauvaise production, souvent sabotée, tant le travailleur en a retiré son âme, l'industriel eut recours à cette publicité tapageuse et insolite, qui revient, à bout d'expédients, aux méthodes désuètes de l'ancienne annonce pour capter l'attention d'un client qui jette au loin la réclame encombrante des imprimés! "En sorte que nombre d'entreprises dépensent plus d'argent pour leur publicité que pour leur fabrication." — On tira de cette situation sans relief deux spécimens de maladies bien XXe siècle: le capitalisme international et l'accumulation, par quelques-uns, des activités d'un pays, et le syndicalisme réactionnaire du salariat exploité.

Pourtant "la plupart des entreprises de moyenne importance et d'ancienneté raisonnable résistent obstinément."

La petite industrie vit mieux que la grande, parce que plus normale. Or notre génération ne connaît presque plus ces lignées de patrons, indus-

Duhamel et la Civilisation

triels besogneux dont les parts ne sont pas cotées en bourse mais dont l'industrie absorbe les revenus, pour constituer ce "capitalisme familial, celui qui méritait de vivre", parce qu'il tenait tête à l'autre et s'inspirait du bien général. Au contraire, on lui substitue ce squelette sans vigueur, cette plante sans racine du capitalisme géant et anonyme, qui a tué le crédit en même temps que le respect des conventions orales et de la bonne foi. Et Duhamel conclut que même son individualisme avoué et fondé en philosophie, ne l'empêchera pas de réclamer du législateur les limitations que le manque de mesure des individus rendent impérieusement nécessaires. En un siècle d'économie fermée, un gouvernement national pouvait restreindre ce machinisme, déterminant le chômage, afin de réorganiser le travail, avant de courir en avant, à une allure essoufflante.

Sans doute les syndicats se sont-ils interposés, pour neutraliser l'entreprise envahissante du grand capital, mais fidèles à des intérêts de classe, après "avoir profondément transformé la face du monde humaine," ils se sont immiscés dans les sphères supérieures de la science et de l'art, en défiant abusivement une autorité gênante pour leurs activités politiques. On ne peut être arbitraire et combattre l'arbitraire: or les syndicats, dépassant les cadres de leur plan d'action, perdent tout discernement en voulant tout dicter.

Duhamel ramène donc le premier mal du siècle au machinisme inconsidéré:

multiplication désordonnée des inventions;
surproduction moins soignée qu'au temps de l'artisanat;
effort publicitaire, compromettant l'équilibre même de la production;
développement du capitalisme centralisateur et international;
témérités syndicalistes des puissances réactionnaires.

En regard de ces manifestations, l'auteur réclame l'intervention mesurée mais ferme du législateur.

II

Duhamel dénonce maintenant la guerre.

En dépit de son inutilité, la guerre, éternel recommencement des mêmes querelles, subsiste par la mesquinerie des individus audacieux et ignorants de l'histoire, qui retirent leur fortune des cendres du champ de bataille. — Les apôtres de la force auront beau rediviser chimériquement l'Europe, à l'échiquier de leurs fantaisies, il n'en restera pas moins que la Pologne supprimée, resteront les Polonais. Et que le problème de la Pologne, c'est le problème des Polonais. Qu'on détruise ou ressuscite des Etats, le "fait-nation" demeure, et la vieille Europe conservera sa vieille géographie ethnique. Mais si les hommes néanmoins se voient aux prises avec d'autres bandits, cette abomination est née d'eux.

La scandaleuse et criminelle indifférence des peuples devant le malheur des autres peuples, leur permet d'oublier passagèrement que de pareils souffrances leur ont été et leur seront encore réservées, s'ils n'interviennent pas de toute leur indignation efficace. Le conquérant ne pense qu'à sa proie, le neutre s'endort dans une dangereuse tranquillité, croyant qu'il n'est pas concerné dans cette querelle lointaine.

Le pacifisme qui réclame des mesures de sécurité — (les circonstances actuelles en confirment dorénavant la nécessité) — paraissait hier encore ironiquement ridicule. Comme s'il était ridicule que les hommes fraternisent dans la tranquillité de l'ordre!... L'homme, qui accepte, par instinct grégaire, cette fatalité nécessaire qu'il appelle la guerre, veut par son inertie même et son indifférence responsable, que s'allonge le martyrologe d'une jeunesse fauchée et se perpétue le déséquilibre des paix mal organisées, et plus mal garanties encore.

Duhamel consacre des études aux malades de guerre, dans ses souvenirs de médecin militaire, où il anime les souffrances inutiles de ces héros qui sauvent tous les vingt ans une civilisation qui leur échappe.

Elle leur échappe, car en notre siècle on assure non pas la paix, mais le confort (et relatif encore). On a assujéti l'esprit à la matière. "Le pays qui consent de grands sacrifices pour les bibliothèques, les hôpitaux

et les laboratoires, est assurément plus près de la civilisation véritable que tel autre pays qui donnera, par exemple, tous ses soins à la science industrielle, à l'urbanisme, ou à l'hydrothérapie exemplaire." — Les Occidentaux, dont le génie scientifique assure la transcendance, se sont déchirés entre eux, pour connaître enfin leur propre mesure: recommencer les mêmes entreprises désastreuses, après avoir compromis leur prestige; cela "nous fait toucher, d'un seul coup, toutes nos limites."

Il en ressort une thérapeutique pressante; il faudra poser ou constater les lois d'un progrès civilisateur, — et les respecter. Aussi apprenons à faire vrai plutôt que grand. — Qu'est-ce qui appartient en définitive à la France? Pas son or, qu'elle emmagasine pour exister l'envie universelle et qui appartient à d'autres, mais les seules qualités inhérentes à la race; et elle les ignore, ces qualités.

L'homme devra opérer deux retours sur lui-même: d'abord un retour à l'équilibre; ensuite un retour à l'amour.

"Notre plus sûre vertu, c'est le désir que nous avons de la vertu", dit Duhamel du peuple de France. Il a "l'intelligence de l'équilibre". Cette intelligence, sans ténacité, il faut qu'elle devienne "une passion de la mesure", une passion, c'est-à-dire un tourment.

Le retour à l'amour enfin réalisera, d'abord l'unité française, mais aussi cette paix universelle qui permettra à l'humanité de se reconnaître, au lieu de s'entre-égorger. Et le sincère agnostique échappe un tourment nou-

veau qui l'envahit comme un espoir: "J'ai été formé jadis à la discipline rationaliste des laboratoires. Je respecte profondément la morale chrétienne, mais suis agnostique. Si le renouveau de foi que l'on observe en notre pays peut travailler à purger les Français de toute fureur fratricide, en respectant et en secondant toutefois leurs justes aspirations sociales, je le salue de grand cœur et l'appelle de tous mes vœux." La sincérité de cet aveu, comme de cet appel, éveille chez des oreilles catholiques des sons bien vieux déjà, mais dont l'assonance ne nous déplaît point. La gardienne bimillénaire de la civilisation, l'Eglise, apportera les tempéraments à nos folies humaines, par la modération divine de ses enseignements.

En terminant cette étude, où plusieurs solutions, peut-être, ne seraient pas les nôtres, on ne saurait refuser cette conclusion de "Civilisation — 1914-1917", où Duhamel rappelle que notre progrès plus quantitatif que qualitatif ne peut se prétendre la civilisation:

"On se trompe sur le bonheur et sur le bien. Les âmes les plus généreuses se trompent aussi, parce que le silence et la solitude leur sont trop souvent refusés. J'ai bien regardé l'autoclave monstrueux sur son trône. Je vous le dis, en vérité, la civilisation n'est pas dans cet objet, pas plus que les pincées brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas dans toute cette pacotille terrible; et si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, he bien, elle n'est nulle part."

Paul LEVESQUE

LE RENDEZ-VOUS DES ÉTUDIANTS

L'Académie de Quilles Centrale

COIN ST-DENIS et STE-CATHERINE

PRIX SPECIAL: 3 LIGNES POUR 25¢

SUR PRÉSENTATION DE LA CARTE D'ÉTUDIANT

A VENDRE

CABINET DE DENTISTE AU COMPLET

ÉQUIPEMENT S. S. WHITE "UNIT"
STÉRILISATEUR, ETC., ETC.

3679, rue Ste-Famille

D. Rousseau, D.D.S.

Plateau 2336



Nectar Mousseux
Christin

LA CHRONIQUE DES PASQUIER

Dans le préambule de *La Nuit de la Saint-Jean* Laurent Pasquier écrit: «Je tiens que le romancier est l'historien du présent, alors que l'historien est le romancier du passé». La chronique des Pasquier est l'histoire d'une famille, à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe siècle. Le chroniqueur est Laurent, savant biologiste de nos jours, dont l'image offre plus d'un trait de ressemblance avec Duhamel lui-même. Si Louis Salavin était en quelque sorte un aspect de sa vie intérieure, l'exutoire qui lui permettait de se délivrer de lui-même, Laurent Pasquier semble être l'image de ce que fut sa vie et des gens qu'il a rencontrés, connus et parfois admirés. Toutefois, n'exagérons rien et ne cherchons pas quelle part d'autobiographie entre dans cette chronique, puisque dans le prologue du premier volume, Duhamel stigmatise les journaux intimes et les mémoires, jugeant «ces effusions tout à fait contraires à l'esprit scientifique, sans doute, et même à la simple honnêteté». Nous reconnaitrons dans ce long récit, un des thèmes de Duhamel les plus dignes d'admiration, cette noble entreprise, cette tentative d'accéder continuellement à quelque chose de supérieur, cet effort vers plus de bonheur. Et c'est ce qui crée toute la valeur de son œuvre. À ce thème moral particulièrement élevé, il oppose habilement une vie médiocre, décevante, parfois ignoble, qu'il sait peindre avec un grand art.

Dans ses récits, l'auteur n'annonce rien de sensationnel. Il commence sur un ton doux, musical, on dirait un air de flûte. Peu à peu, la mélodie progresse, s'étend. Ce que nous croyions un récit badin, simple, s'approfondit; toutes sortes de nuances apparaissent, nous sommes au cœur d'une humanité essentielle. Sous forme de dialogue avec son lecteur, son ami, Duhamel nous peint, petit à petit, les misères, les grandeurs, les inquiétudes, les aspirations de notre espèce. La vérité, la voilà, mais vue par un cœur sensible, un esprit lucide, avec un sentiment puissant de charité et d'amour à l'égard de tous ceux qui souffrent.

Toutes les vérités. À commencer par les plus ordinaires, celle des odeurs, des températures, l'aspect des rues, des personnages. Presque tous les portraits de ses personnages sont remarquables, Duhamel ne se contente pas de glisser à la surface, mais s'efforce, très avant, de pénétrer dans l'âme. Pas de portraits sans nuances de coloris, sans perfection de lignes, mais non plus sans vie intérieure. Et ceux que l'auteur peint dans la chronique répondent à cette loi, se soumettent à cette exigence. Souvenez-

vous des traits du père, de Cécile, de Joseph, de Justin, de Valdemar, de Censier, de Sénac, de Mairesse-Miral, de Chaligny, de Rohner, de Birault. Sous l'exactitude charnelle de tous ces portraits surgit peu à peu l'exactitude psychologique. Aucune fadeur, aucune mièvrerie bêtante, tout est mâle, solide, fervent, avec de grandes lumières. Duhamel n'hésite pas à nous étaler les aspirations néfastes au-dedans des humains, mais il demeure pitoyable et leurs petites nous semblent parfois touchantes, comme celles du docteur Raymond Pasquier.

Au vrai, cette chronique est un long poème où la réalité et la méditation, l'ironie et la pitié, parviennent à s'accorder, formant un thème sincère et noble qui nous console et nous entraîne malgré nous, dans sa familiarité pleine de bonhomie et d'humour. L'humour de Duhamel est généralement teinté d'indulgence, souvent assaisonné d'une fine pointe d'ironie, mais il ne manie point l'ironie comme une massue, elle est toujours aussi inoffensive qu'aiguë.

Duhamel est surtout remarquable par sa connaissance de l'homme-individu. Il possède un sens judicieux de l'humain, on sent qu'il est médecin dans l'âme. Ses incursions psychologiques dénotent une acuité d'observation des plus rares. Il possède également l'amour inépisable de la vie, le sens du bonheur et le «goût du normal intensifié» comme dit Maurras. Nous lisons dans «Discours aux Nuages»: «Je ne songe qu'à l'élévation de l'homme, à son ascension dans la dignité». Duhamel est toujours guidé par cette idée, il fait crédit aux hommes de beaucoup de défauts et je crois que ce qu'il souhaite le plus fortement c'est que la vie ne soit point gâtée par la sottise, les ambitions, les vanités et les haines.

Continuellement, Duhamel s'attaque aux formules figées, nous force à penser, en nous mettant en contact avec des faits, des idées. Le Père Donceur a bien raison aux «Études» de le qualifier de «Maître à penser». Tous ces récits qui nous donnent à la fois la comédie de la vanité et la tragédie de l'être, nous obligent à réfléchir, à descendre en nous-mêmes, à regarder à l'intérieur de nous-mêmes, ce qui est toujours salutaire bien que rarement encourageant.

Cet automne, nous l'espérons, malgré les bruits qui veulent que la chronique soit terminée, nous en accueillons un nouveau volume comme un ami attendu. Duhamel est un de ces rares hommes dont la présence sur terre est un encouragement à vivre, à espérer, à aimer.

Maurice GERVAIS

LE LONG DE LA ROUTE

Le long de la route git un grand arbre encore tout vert d'un riche feuillage. Ses longues branches, pleines de sève, se dressent vainement vers le ciel, dans un dernier effort. Et pourtant, ce géant de la nature semblait devoir défier tous les temps.

Vigoureux et droit, il commençait à peine à dépasser ses voisins à l'abri desquels il vivait depuis des années. Mais dès que sa tête orgueilleuse s'est balancée en plein vent, seule et sans protection, il a été emporté comme un fétu de paille.

Quelques pas de plus, et nous pouvons constater la cause de cette chute prématurée.

L'arbre reposait sur un galet recouvert d'une mince couche de terre, et ses longues, très longues racines, s'étendaient dans toutes les directions, mais en surface seulement. Rien en profondeur. Pas de pivot, bien avant dans la terre, apte à lui fournir la force de «lutter contre le souffle des grands événements».

Ainsi s'est écroulé ce magnifique ornement de la nature, appelé à monter toujours plus haut, et à faire le bonheur de plus faibles que lui en protégeant de son ombre bienfaisante les minces roseaux et la mousse fraîche. Quand est venu l'orage il n'a rien trouvé à quoi s'accrocher pour reprendre son équilibre. L'étendue de ses racines, trop peu profondes, n'a fait que rendre encore plus honteuse sa chute.

Sur le chemin de la vie passent des hommes dont la science et l'érudition font pousser des cris d'admiration. Puis, un jour, ils tombent, soudain, emportés par la première épreuve, parce qu'impuissants à surmonter les obstacles.

Ils avaient tout... sauf une vie intérieure où puiser la force de vivre le «terrible quotidien» et parer à ses imprévus. Pas «d'asile secret» pour y retrouver l'équilibre, l'harmonie et ces richesses morales dont nous savons après tant de ruines, après tant d'écroulements, qu'elles sont les seules efficaces, les seules durables.

Sans cette vie, nous sommes comme l'arbre reposant sur le roc. Quelle que soit notre science, si elle n'est pas basée sur une profonde connaissance de nous-mêmes, elle sera vaine et stérile, et comment nous étudier nous-mêmes sans une vie intérieure ardente où l'on puisse «imaginer la solitude au sein même de

la foule, et concevoir le silence au milieu du bruit».

Par elle, Georges Duhamel a réussi à s'isoler au milieu des pires tourments en offrant à son esprit «un refuge inviolable». A preuve, son livre, «La possession du monde».

«La composition de cet essai, dit-il, fut à l'origine, pour moi, une véritable école de solitude, de patience et d'application. A part un chapitre écrit durant les heures bénies d'une convalescence, l'ouvrage fut entrepris et poursuivi dans des conditions bien propres à décourager toute attention méditative. Je n'étais jamais seul; je vivais dans un tumulte tantôt tragique, tantôt cordial; mes loisirs étaient rares, fortuits, gâtés de mille soins et séparés de longues périodes, d'un travail difficile et douloureux. (...) Les minutes de loisir éparpillées et fugitives, j'apprenais à les rapprocher dans mon cœur, à les couder ensemble, telles ces bribes disparates dont l'Oriental obstiné parvient à former un tapis de prière».

Et c'est grâce à cette vie qu'il a acquis sa profonde psychologie de l'âme humaine, que nous retrouvons dans toutes ses œuvres. Avant de disséquer les autres, il s'est analysé lui-même. Il s'est résorbé, pour ainsi dire, car il savait que, par définition, «posséder, c'est avoir à soi, en son pouvoir», et que par cette possession de lui-même il parviendrait à la pleine connaissance de son être, puisque posséder c'est aussi «connaître à fond».

Tout ce travail d'étude et de conquête, Duhamel l'a poursuivi grâce à une vie intérieure intense. Elle a été pour lui le tunnel par où il a pénétré au cœur même de la plus complexe des réalités, l'âme humaine.

Et si aujourd'hui nous pouvons à l'ombre de ce maître, vivre quelques instants de vraie jouissance intellectuelle, nous conduisant à une meilleure connaissance de nous-mêmes, c'est qu'il a su intensifier sa vie intérieure à mesure qu'il s'élevait au-dessus des autres, pour parvenir en pleine lumière.

Les racines de sa science très étendue lui fournissaient la sève nécessaire à l'édification de son œuvre, mais tout cela était maintenu en parfait équilibre parce qu'appuyé sur un pivot profondément enfoncé dans une vie intérieure ardente.

Robert LETENDRE

LA POSSESSION DU MONDE

Il y a vingt ans et davantage Duhamel préparait un chef-d'œuvre qui devait avoir nom: «La Possession du Monde». Posséder le monde! C'est fantastique! Au fait, est-ce bien possible?

Evidemment, évidemment, il y a posséder et posséder, tout comme il y a monde et monde. Voilà une distinction qui fait toute la puissance de l'homme.

Vouloir posséder un monde, peut signifier autre chose que ce désir ambitieux, manifesté par les individus, de se dominer les uns les autres.

Mieux: «La possession du monde ne se débat pas autour des canons», mais... «aux sources incorruptibles de la vie intérieure».

C'est à faire songer!

Le siècle est en détresse, la misère plane, bientôt elle régnera.

Et pourtant, le bonheur est le but de la vie. Mais si l'humanité est le vase de toutes les tristesses, c'est que le bonheur y avait pris le masque de la jouissance. Et la jouissance, elle détruit le bonheur. Ainsi de la richesse, et de la pauvreté. Un sens leur est donné: Est-ce le bon?

L'homme est roi pourtant. Si rien ne lui obéit plus, mais que se passe-t-il? N'est-il pas le maître? Oh! pas à la manière de ces bras de fer dont l'argument favori est la violence ou l'épée. A ceux-là, le sort livre pieds et poings liés leurs semblables. Mais leur conquête n'est pas totale. Elle s'étend à l'être matériel, l'être intellectuel au contraire, leur échappe.

Or, le critère indubitable de conquête sur le prochain n'est pas autre chose que l'aveu de sa confiance. Celui-là qui a vu autrui s'avancer et lui ouvrir son cœur, par des confidences intimes, il connaît la conquête du monde.

«...La tristesse vient de ce que l'homme excelle à méseuser de tout...»

Toutes les choses en effet, même les plus minimes, ont été créées pour l'usage de l'homme. Elles n'attendent que de le servir. Il arrive ceci qu'au contraire, l'homme s'asservit aux choses. Ce qui devait donc être sa

joie retourne contre lui. La cause en est, très souvent à tout le moins, dans la fausseté de nos tables des valeurs. Elles sont piétreuses de juger toute chose selon son pesant d'or, ou les avantages matériels et tangibles qu'elle peut nous rapporter.

Un bouquet de violettes, (je m'en tiens aux termes et exemples de Duhamel), voilà bien une valeur commerciale misérable. Ne vaut-il pas beaucoup par le parfum et la beauté. Aussi petit soit-il, il est susceptible de causer du bonheur. Ainsi en est-il d'une foule de choses.

Rarement pourtant, l'homme compte sur ce qui est simple et peu coûteux pour lui rasséréner l'âme.

L'être humain est occupé. Le sens pratique, le «struggle for life», a relégué fort loin, dans l'oubli, tout ce qui est inclus dans ces mots: «choses de l'esprit». L'idéalisme a sombré parce qu'il faut vivre d'abord. Triste vie que celle de subjugation aux allures géométriques de la routine. Cela signifie-t-il que le mot loisir doit être rayé du langage? Pas du tout.

Duhamel dit:

«...Plusieurs... ne s'intéressent ni à leurs fonctions... ni dirait-on, à leur propre pensée. Ils jouent aux cartes, lisent les gazettes, pensent à des femmes et se plaignent de l'ennui...»

Avec un reste de scrupule, on tente bien de masquer son indifférence à ce qui concerne l'intellect. Et sous prétexte de ne pas s'y retrouver très bien, on délaisse l'Art.

C'est tout simple et pas malin du tout. Vous n'atteignez pas au niveau de Rembrandt... fuyez la Peinture car vous ne la goûterez pas! A ce compte, il est vraiment fantastique de conquérir le monde. Ce n'est même pas possible du tout.

L'auteur des Pasquier, de Salavin, nous enseignera longtemps encore que «...C'est en connaissant le monde à travers les maîtres que tu parviendras à le saisir un jour dans les mains, à l'assumer tout seul...», mais le monde n'en restera pas moins inconquis.

Claude SAINT-YVES

«LES PLAISIRS ET LES JEUX»

«Dansez, les petites filles,
Toutes en rond;
En vous voyant si gentilles
Les bois riront...»
HUGO

«Les Plaisirs et les Jeux!» Un chef-d'œuvre! Duhamel s'est employé à la pratique de son art non seulement à coups de véritable intelligence, mais à grands ballements d'un cœur qui aime!

Désirez-vous un repos tout empreint de fraîcheur et de clarté? Venez! Duhamel vous présente ses enfants! Bernard-dit-le-Cuib, quatre ans, et Jean, surnommé le Tioup, deux! Ce sont de tout petits enfants. «Pour les entendre, pour les comprendre et les aimer, il faut se pencher. Je me penche, c'est mon plaisir et ma passion.» Et tout le long de ce livre merveilleux, Duhamel au cœur délicat et tendre, nous raconte de façon colorée l'existence quotidienne de ses deux «petits hommes».

Il annonce la venue du jour: «Toute la maison s'étre, gronde, et fait le gros dos. Les enfants sont réveillés. Les enfants! Les enfants!»

Un chapitre, particulièrement, est une réussite de description: «Comme il serait agréable d'avoir les petits anges avec nous dans le grand lit! Ils arrivent, angéliques en vérité. Ils se glissent dans le grand lit: c'est une faveur, ils ne l'ignorent point. Et, immédiatement, la lutte s'engage. Les petits anges sont de petites bêtes fauves. Ils nous arrachent les cheveux, nous fourrent leurs pieds dans la bouche, nous appliquent d'énergiques coups de genoux, etc., etc.»

Au cours d'une promenade, le Cuib goûte pomme, poire, mûre, petit morceau de betterave, un grain de blé, un grain d'avoine, deux grains de maïs, fragment d'écorce: «Il connaît le monde par la bouche».

«Les petits hommes s'intéressent surtout à ce qui bouge; or les «alimaux» partagent avec les trains cette miraculeuse vertu de motilité.»

— «Oh! le beau bateau!»

— «Tiens, tiens, regarde l'autre!»

— «Oh! le beau l'autre!»

Et il s'ensuit toute une série d'observations oécues:

Pour se refuser à l'immersion, le Cuib trouve cette excuse: «J'ai peur de fondre!»

Au lieu de: Oh! la lune, il s'écrie: «Oh! la lampe!»

Il est de douces confidences au soir d'une réprimande: «Je t'aime, je t'aime, gros comme le buffet, gros comme la maison. Je t'aime à deux bras, à deux pieds. Je t'aime autant qu'il y a de cailloux dans le jardin, etc., etc.»

Papa se dicte des lois:

«Tu n'ouvriras jamais plus une porte à la volée: il peut y avoir un petit homme accroupi de l'autre côté.

«Tu verras moins souvent le ciel: il te faudra sans cesse regarder à tes pieds pour ne pas marcher sur les petits hommes.

«Tu ne mangeras plus jamais d'une friandise sans songer à certaines petites bouches qui, elles aussi, aiment les friandises.

«Tu ne diras plus, avec la superbe assurance d'autrefois: «Tel jour, je ferai telle chose.» Tu piqueras des «peut-être» aux ailes de tous les projets.

«C'est ainsi, et il n'y a plus qu'à en prendre ton parti.»

La journée usée, «le dieu sommeil sort à pas feutrés de la chambre enfantine et commence de faire sa ronde, soufflant les lampes une à une... Toutes voiles dehors, le vaisseau de la nuit s'éloigne.»

Le père devine la félicité sans mélange de son fils, dormant dans le petit lit que lui a préparé sa maman: «Etre veillé, protégé, durant ce sommeil, par deux géants familiers et très puissants...»

Je n'en finirais plus de citer...

Le bonheur de Duhamel nous imprègne, nous pénètre, nous prend d'assaut. Selon ce qu'il raconte, un franc éclat de rire nous échappe, ou bien soudainement nos yeux s'humectent, mais toujours une surprise nous attend. Avec un charme et une finesse propres à convertir même les plus endurcis (s'il y en avait!), l'auteur nous conduit chez les citoyens du petit monde. Ce n'est pas si banal que l'on pense! Le mur d'un jardin d'enfants peut renfermer plus de secrets

que la muraille de Chine, car leur âme est protégée par le silence mieux que ne le sont les plantes fossilisées, par l'épaisseur des temps.

Duhamel s'attaque à une peinture vivante: ses enfants! Ce sont de vrais enfants: frémissements, pleins d'ardeur, et vivants, vivants! Ils sont riches de joie, toujours prêts à partir pour le bonheur, et ils ne quittent une féerie que pour s'élancer vers une autre. Comment faire autrement quand la vie est rose, quand la route est belle, et quand on a quatre ans!

N'assombrissons pas leur enfance; laissons-les jouer à l'heure du jeu, et rire! Ne les privons pas de fêtes. Car leur première journée s'achève... «la bienheureuse journée des plaisirs et des jeux». Ce privilège qu'est Duhamel, ajoute, aux richesses du cœur, le prestige du talent, en conservant au plus menu souvenir sa couleur véritable. «Espérez-vous trouver, dans mon petit livre, des exhortations, des conseils, des ordres? Vous serez déçus: vous n'y trouverez que l'enseignement de la vie.» A ses petits hommes, il veut empêcher ce regret exprimé par la Comtesse de Noailles:

«Pourquoi vous êtes-vous pour toujours endormie,

«Ma douce enfance? ô mon enfance! ô mon amie!»

Dans «Les Plaisirs et les Jeux», la mère du Cuib et du Tioup est la seule figure féminine, attachante tout autant que discrète. Un personnage du dernier roman de Pearl Buck, «Un Cœur fier», ne comprend pas «pourquoi les femmes se figurent qu'un homme et une paire d'enfants sont toute l'existence». Si, pourtant, on refuse cet idéal de perpétuer la vie, on n'aura jamais de racines profondes. Il faut, véritablement, sentir la vie se répandre en soi, comme une source jaillissante. Toute femme, dès sa plus tendre enfance, sent frémir en elle le désir de serrer dans ses bras un enfant. Les enfants refont la jeunesse du monde. La femme, sage, souriante, demeure, par son amour, éternellement jeune. La jeunesse, c'est la force, c'est le sang du monde, et cette jeunesse indéfectible, la femme la tient de sa nature même, puisque sa nature, c'est d'aimer. La femme qui aime, possède et dirige l'univers des âmes.

Lisez donc «Les Plaisirs et les Jeux», avec l'assurance d'y trouver sans cesse des fleurs à cueillir, des fruits à savourer. Croyez-moi, nous ne nous pencherons jamais avec assez d'intérêt sur le monde des enfants.

Cosette MARCOUX

EXAMEN DE LA VUE
et ajustement
de
LUNETTES et LORGNONS
J. O. GIROUX, O.D.
Spécialiste en examen de la vue
MEMBRE DIPLOME DE L'A. E. P. O. de PARIS.
assisté de
MM. A. PHILIE,
I. RODRIGUE, et
J. A. ALLAIRE,
optométristes.
Bureaux de consultations
CHEZ
Dupuis Frères
865, Ste-Catherine est - Montréal

L'ÉTUDIANT ÉLÉGANT

CHOISIT SON COIFFEUR
AVEC SOIN

Salon LA PATRIE

A. MORO, propriétaire

176 est, rue Ste-Catherine
Edifice La Patrie

HUIT BARBIERS À VOTRE DISPOSITION

Vente de 44^e Anniversaire

COMPLETS
ET
PALETOTS

D'UNE VALEUR
MINIMUM DE \$35.00

\$27.95

SUR MESURES

Durant cette vente
Aucune remise aux ÉTUDIANTS
Aucune accommodation
budgétaire

AUX 5 MAGASINS

Alex. Langlois

MESSAGE DE L'ANCIEN PRESIDENT



Photo Albert Dumas

res félicitations et nos meilleurs vœux de succès dans l'œuvre qu'ils édifieront l'an prochain.

Pour nous, il ne nous restera plus que le souvenir de ce que nous aurions pu faire et l'oubli de ce que nous avons fait. Nous avons travaillé au meilleur de notre connaissance; nous avons cru bon de faire le ménage chez nous avant d'entreprendre celui du voisin; nous avons voulu que, par des mesures d'économies, l'Association s'assure enfin un avenir plus prometteur. L'A.G.E.U.M. n'est pas la chose d'une année; les étudiants passent, l'Association demeure et il est de notre devoir de lui assurer des années prospères. Tout en pensant à soi, il faut penser aux autres.

Les étudiants ne nous ont pas ménagé leur collaboration, nous les en remercions. Chacun dans son domaine a fait sa part. Ils ont droit à notre reconnaissance. Vos délégués, les membres des Constitutives et des Comités de Régie ont bien mérité de l'Association Générale. A tous et à chacun, merci.

Charles-A. BEAUDET

FELICITATIONS AUX ELUS
DANS LES FACULTES

DROIT: Marcel Pinsonnault, jr.
MÉDECINE: Bernard Gratton.
POLYTECHNIQUE: Gérard Lefebvre.
HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES: François Bastien.
OPTOMÉTRIE: André Lemire.
PHARMACIE: Jean-Paul Bourgeois.
CHIRURGIE DENTAIRE: Roland Baribeau.
SCIENCES: Marcel Rivest.

AUX CONSTITUTIVES

ASSOCIATION GÉNÉRALE:
Conseil:
Président: Georges Lachaine.
Vice-président: Paul Lévesque.
Secrétaire: Pierre Gendron.
Trésorier: Jean-Paul Rouleau.
Avisseurs: Chs-A. Baudet.
Alban Jasmin.

Délégués:
Chirurgie dentaire: Léon Carpentier.
Pharmacie: Arthur Faille.
Polytechnique: Gérard Aubry.
Optométrie: Louis Brouillette.
Médecine: Rémi Archambault.

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE:
Président: Gérard Rivard.
Vice-président: Lucien Letendre.
Secrétaire: Guy Bégin.

Trésorier: Rosaire Archambault.

SOCIÉTÉ DES DÉBATS:
Président: Jean Drapeau.
Vice-président: Louis-J. Gauthier.
Secrétaire: Jean-Jacques Elie.
Trésorier: Alphonse Bégin.
Avisseur: Lionel Lafleur.

QUARTIER LATIN:
Directeur: Jacques Duquette.
Rédacteur en chef: Roger Beaulieu.
Secrétaire de la rédaction: Marcel Blais.
Administrateur: Guy Girard.

ASSOCIATION ATHLÉTIQUE:
Pas d'élections. Ajournées à septembre.

ST VINCENT DE PAUL

— ACTIF —		Autres revenus:	
Quêtes:		Recettes, conférences du Plateau...	65.72
Polytechnique.....	\$146.83	Encaisse au 1-9-39.....	16.76
H.E.C.....	88.39		\$2.48
Droit.....	65.00	TOTAL.....	\$612.97
P.C.N. Med. 3e et 4e.....	42.58	— PASSIF —	
Beaux-Arts.....	41.34	Frais Nourriture.....	\$558.98
Chirurgie dentaire.....	4.35	Chauffage.....	31.65
	\$388.49	Vêtements.....	3.32
		Divers.....	15.02
			\$608.97
Dons particuliers:		Encaisse au 25-4-40.....	4.00
Anonyme.....	7.00		\$612.97
Juge Demers.....	5.00	En moyenne	
Mgr le Recteur.....	10.00	Nous avons secouru pendant 5 MOIS	
Mgr le Vice-Recteur.....	10.00	14 familles comprenant: 28 adultes et	
L'archevêché.....	10.00	23 enfants, soit 51 personnes.	
L'Université.....	100.00	Le trésorier,	
	142.00	Marcel THEORET	

Le Quatuor

Jean Lallemand

Le quatuor à cordes Jean Lallemand, composé de Maurice Onderet, 1er violon, Annette LaSalle-Leduc, 2e violon, Lucien Robert, alto, et Roland Leduc, violoncelle, donnera un concert à la Salle du Ritz-Carlton, lundi le 29 avril prochain, à 8.45 p.m.

De nombreuses auditions radiophoniques ont déjà fait connaître au public ce remarquable ensemble, qui a pris le nom de l'un des mécènes qui ont le plus fait pour la cause de la musique au Canada: M. Jean-C. Lallemand.

Chacun des artistes qui composent le quatuor Jean Lallemand possède une grande expérience de la musique de chambre. Le programme de leur prochain concert sera le suivant:
Quatuor op. 76 no 2 en ré mineur... Haydn
2e quatuor.....Darius Milhaud
Quatuor en la mineur.....Schumann

Le Festival

de Montréal

Il y aura le samedi, 15 juin, à trois heures, dans les jardins de Ravenscrag, avenue des Pins, ouest, une Matinée destinée spécialement à la jeunesse étudiante. On y donnera des "Cantates de Bach", et la "Neuvième Symphonie" de Beethoven, sous la direction de M. Wilfrid Pelletier, avec le concours des "Disciples de Massenet". Le prix est de 50c par étudiant.

Ceux qui désirent assister à ce concert sont priés de donner leur nom le plus tôt possible au "Quartier Latin".

FUTUR INGÉNIEUR MUSICIEN

Il nous fait plaisir de signaler aujourd'hui à l'attention des étudiants, que Bernard Beaupré, secrétaire actuel de Polytechnique, s'est vu honoré, ces jours derniers, d'une façon peu compatible, semble-t-il, avec les préoccupations quotidiennes d'un futur ingénieur.

Il a pris part, récemment, au concours de la "Bonne Chanson" organisé par l'abbé Gauthier, dans le but de stimuler la production d'œuvres canadiennes. Sa chanson: "Tout le long de mon pays", d'après un poème de Lucien Rainier, lui a valu la troisième place sur le nombre respectable de 300 concurrents, les deux premières étant détenues par Oscar O'Brien et madame Albertine Caron-Legrès, musiciens de carrière avantageusement connus à Montréal.

POUR LA 18^e ANNÉE

Jos Lavallée

SOUHAITE DE BONNES

VACANCES À SES

AMIS

LES ÉTUDIANTS

IN MEMORIAM

WILFRID LEDOUX



Photo Albert Dumas

sa grande ambition d'être un jour médecin. Ses confrères savent combien de difficultés il eut à vaincre, combien d'obstacles il eut à surmonter. Mais jamais il ne s'est senti abattu, jamais du moins il n'a paru "lâcher". Au contraire, au milieu de toutes ses vicissitudes, il restait le plus aimable, le plus gai des compagnons. Et voilà qu'au terme des pires embûches, au moment d'entrer dans la profession qu'il s'était, à vrai dire, préparé d'arrache-pied, il passe brusquement de la vie à la mort!

Pour nous, arrivés aussi à la réalisation du rêve de nos jeunes années, cette fin dramatique nous laisse consternés.

Le soir du terrible accident, les lugubres visages, assemblés autour du cadavre de celui qui, quelques instants auparavant, était encore plein de vie, exprimaient bien la profondeur du drame qui nous frappait. Incapables d'exprimer la moindre pensée, tous restaient sombres et silencieux. En effet, comment comprendre! comment expliquer! Mystère.

A la suite d'une jeunesse aussi ardemment dépensée à pour les pierres sur lesquelles l'avenir s'appuierait solidement, à la veille de recueillir le succès richement mérité, il fallait qu'un faux pas le précipite dans la tombe. Les desseins de la Providence sont vraiment insondables; et pour nous, âmes chrétiennes, reste l'infinie consolation de l'éternité.

En face de ce triste spectacle, il nous reste à profiter de la leçon. Demain verra votre tour, et le mien. Rien ne fait obstacle à l'impitoyable "faucheuse", surtout si on se rend compte à combien peu tient la vie. Il faudra être prêt à nous présenter en tout temps, et sans doute, plus tôt que nous ne l'imaginons!

Quant à nous, finissants de 40; nous garderons de Wilfrid Ledoux un ardent souvenir, le rapprochant de celui de Paul Moquin, un autre confrère parti rapidement.

A la famille éprouvée, nous offrons le témoignage de nos plus profondes et de nos plus sincères condoléances; à sa chère maman malade, nos vœux d'un prompt rétablissement.

Roland CLOUTIER

Durant ces années, il avait ardemment travaillé pour réaliser

MESSAGE DU NOUVEAU PRESIDENT



Photo Albert Dumas

L'usage veut que le nouveau président fasse d'abord l'apologie du conseil précédent. La chose me sera facile car j'ai conscience que faisant de ne pas remplir une simple formalité sans correspondance objective.

L'administration Beaudet ne s'est pas simplement contenté d'être représentative, elle a contrôlé et stimulé les activités estudiantines; elle laisse un système de contrôle efficace pour les dépenses des constitutives et jette les bases d'une administration permanente qui permettra aussi de contrôler plus efficacement les revenus. Aucun budget n'est déficitaire cette année et, me dit-on, l'administration Beaudet va même laisser un substantiel surplus financier. Cette politique qui consiste à se mêler de la chose estudiantine d'abord mérite d'être conservée et amplifiée, ce sera la mienne. Mon conseil et moi, nous mèlerons des affaires des étudiants avec d'autant plus d'efficacité que ceux-ci voudront bien en faire autant de leur côté. J'ajoute que toutes les initiatives souhaitables seront encouragées.

Le personnel des constitutives avec qui j'aurai le plaisir de collaborer et que l'administration Beaudet vient d'élire s'annonce des plus brillants. Le travail sera chose agréable, je n'en doute pas avec ces nouveaux élus, auxquels je souhaite tous les succès qu'on est en droit d'attendre de ces personnalités dont l'éloge n'est plus à faire.

Et pour ne pas oublier l'essentiel, je puis vous assurer d'avance que l'exécutif qui m'a été adjoint par le nouveau Conseil

de l'Association générale saura prendre en mains les véritables intérêts estudiantins, il se compose d'étudiants ayant une personnalité et une expérience qui ne sont pas à dédaigner.

Je souhaite en terminant que les espérances légitimes de chaque étudiant au sujet de l'administration 1940-41 ne soient pas seulement réalisées mais dépassées. Personnellement j'ajoute que pour mon humble part, je ne négligerai rien de ce que je pourrai faire à cette fin. Mais pour le moment il y a les examens scolaires de fin d'année et je crois que seul chacun en particulier y peut quelque chose... Que leurs résultats à eux aussi, dépassent vos espérances! Et malgré la guerre, à tous et à chacun des vacances se-reines.

Geo. LACHAINE

HENRI GHÉON

Elle est tellement connue la paresse intellectuelle de notre monde universitaire que l'on n'en parle plus. C'est un fait! Voilà! Et qui pèse lourd! Il est tellement anonyme ce monde de faux bourgeois et qui s'appelle lui-même universitaire! Aussi bien quand un clerc glisse hors du rang, qu'il ne marque plus le temps avec les autres, on le regarde de loin. Non vraiment! il n'est pas de notre monde. De ce monde-de-jeunes-vieux tellement soudés les uns aux autres qu'on ne distingue plus qu'une grosse tête avec des yeux en avant et des yeux en arrière!

Pardonnerez-vous à l'un de nous de se singulariser? Pardonnerez-vous à Marcel Raymond de vouloir se faire une place à lui qui soit marquée de son esprit et de son cœur?

Inscrit à la Faculté des sciences, donc incorporé dans un monde où plus qu'ailleurs, paraît-il, "on n'a pas le temps..." M. Raymond s'intéresse à la littérature (voyez-vous ça). Il s'y intéresse au point de vouloir intéresser les autres. Sûr qu'on lui en gardera rancune!

Marcel Raymond étudiant, écrit des livres. Pigez-moi ça

les "genoux" et les "barbes"! Il écrit des livres où simplement et bellement il exprime ce qu'il pense de messieurs qui ont déjà un nom. Drôle d'idée, n'est-ce pas, de révéler aux hommes le message d'un frère, parce que de ce message on a reçu quelque joie?

Il se trouve comme ça des types qui ne croient pas juste de garder pour eux toute leur joie.

Ils les transposent sur du papier en signes, — notes ou lettres — et nous les offrent. Marcel Raymond est de ceux-là. Ayant reçu de Henri Ghéon quelque amitié et un message, il nous en fait part dans un volume fort bien écrit où l'on prend contact avec un homme et son œuvre. (1)

Bravo Raymond! Tu avais quelque chose à dire! Tu l'as bien dit! C'est parfait. Il n'y a plus qu'à laisser se moisir les zozoteux et les couillons!

Félicitations à ton éditeur qui a fait "de la belle ouvrage bien faite". C'est si rare!

J. P. H.

(1) Henri Ghéon. 1 vol. aux éditions du CEP par Marcel Raymond. Lettre-préface d'Henri Ghéon.

ASSOCIATION ATHLETIQUE DE L'UNIVERSITE DE MONTREAL

DISPONIBILITES AU 3 AVRIL 1940

RECETTES			
Allocation de l'A.G.E.U.M.			\$2,800.00
Cotisation membres club ski (184)			\$153.25
Recettes de parties			141.55
Recettes d'autobus			4.10
			298.90
			\$3,098.90
DEPENSES			
Ameublement		Faites	Engagées
Rétributions	\$ 440.20	\$25.00	
Matériel sportif et entretien	568.89	2.43	\$ 440.20
Frais de joutes	44.02		571.32
Contributions	243.85		44.02
Transport et frais de voyages	681.76	40.00	243.85
Entretien et hygiène	14.08		721.76
Frais de bureau et impressions	18.77		14.08
Loyer et taxes	485.80	18.00	18.77
Réceptions et représentation	16.24		503.80
Divers:			16.24
Chauffage "Chalet"	\$86.97		
Ustensiles de cuisine "Chalet"	21.64		
Eclairage "Chalet"	7.81		
Cadeaux	40.27		
Abonnements	58.33		
Diverses dépenses	14.73		
	229.75		229.75
	\$2,743.36	\$85.43	\$2,828.79
			DISPONIBILITE NETTE.....
			\$ 270.11

Le 3 avril 1940.

Marcel PINSONNAULT, jr.
Prés. de l'A.A.

DUHAMEL ET LA FEMME

Quand on parle de Duhamel, son œuvre est là, présente, comme une tierce amie discrète; dès que nous abordons ses livres, et davantage encore quand nous avançons dans leur chemin secret, Duhamel est avec nous. Nous l'aimons d'une amitié profonde, parce que son art est viril et il faut avoir vécu pour l'apprécier. C'est une expérience humaine qui se livre.

Dans cette expérience quelle est la place de la femme? son rôle? son influence?

On peut trouver réponse aux deux premières, mais pas à la troisième. Dans l'œuvre de Duhamel, les divers personnages vivent, détachés les uns des autres, se croisant par endroit comme les orbites des planètes au sein d'un même système solaire. Chacun occupe la place et joue très humainement le rôle que lui impose le type créé par l'auteur. Et s'il se tient à l'écart de ses personnages, c'est toujours lui, son esprit, sa logique, sa science, ses affections, ses dégoûts, ce sont les voies multiples de son esprit que nous retrouvons à travers eux.

Ses types de femmes sont peu nombreux, mais attachants.

La mère Pasquier a elle aussi une place importante quoique plus effacée. Avec elle, c'est le rôle de la mère qui domine. Mère si facilement inquiète pour les chers siens, mère douée de l'intelligence du cœur, de la plus sensible compréhension, elle fait chacun se sentir le plus aimé, toujours deviné, consolé d'un geste, encouragé d'un mot, dans une atmosphère plutôt calme, malgré les frasques du père, qu'elle ne permet jamais à ses enfants de juger. Elle accomplit si doucement, presque dans l'ombre à l'insu de tous, ces mille et un sacrifices qui assureront à la tribu la stabilité et qui peut-être seront la cause indirecte du succès de chacun des membres du clan. L'auteur lui fait ce rôle si beau, noble et grand.

Tél. PLateau 7953

SPÉCIALISTE

T. AL. BENOIT

Docteur en Optique de Philadelphie

OPTOMÉTRISTE OPTICIEN

Membre perpétuel de la Société
Astronomique de France

1617, rue SAINT-DENIS

BUREAU chez

AL. BENOIT-BENOIT
PROTECTAL INC.

Cécile, c'est la musicienne au visage impassible, la grande artiste qui vit au milieu des siens sans s'y mêler, qui leur verse la musique comme un breuvage de vie.

"Cécile parmi nous" 7e volume de la "Chronique" marque le sommet. Sommet dont le lecteur dès maintenant voudra gravir un à un les degrés, en s'arrêtant sur chacun d'eux pour regarder longuement les paysages humains qu'il découvre. Il nous présente là, l'artiste merveilleusement douée, à qui tout semble promettre la vie la plus heureuse, la plus harmonieuse et la plus comblée, mais chez qui se pose le grand problème de la foi. Problème qui est aussi celui de notre jeunesse.

Il est permis de supposer que pour l'auteur comme pour son héroïne, un passage secret s'est foré au cours des années entre l'expérience de la musique, du réel musical et le pressentiment d'un ordre invisible auquel le croyant participe.

Je voudrais citer ici une des pages capitales du livre de M. Duhamel: la fin d'une conversation entre Cécile et Laurent, au cours de laquelle ce dernier vient de crier le désespoir qu'il éprouve à constater l'absence d'ordre dans l'univers.

"Cécile ne suivait plus. Elle semblait soudain emportée non par les rêveries de ce frère obstiné, mais par une pensée tout autre, plus sereine, plus volontaire aussi. Quitte l'improvisation, les détours de la course vagabonde, elle montait d'un vol, calme et régulier et, tout à coup, retentit un chant tranquille, un chant fervent, la cantate de la Pentecôte. Chaque note allait d'un pas ferme vers son but. Toute l'âme de Cécile était là. Je n'accepte pas de vivre dans un monde privé de sens. Je ne peux pas vivre sans ordre. Laurent, écoute l'ordre du monde."

Cette grande âme, la souffrance, loin de la révolter, l'amène à Dieu. Par quel cheminement cette grâce lui vient-elle? C'est ce qu'il nous montre avec une délicatesse et une noblesse de ton que peu de chrétiens sauraient égaler. Cet incroyant a compris mieux que beaucoup d'entre nous le sens profond du Christianisme. Et l'on ne peut lire certaines de ses pages sans éprouver autant d'admiration que d'émotion.

Dans une synthèse plus vigoureuse que l'analyse, il a posé pour nous LE GRAND PROBLÈME. On se demandera quels peuvent être les desseins de l'auteur sur son héroïne: je m'imaginais que l'immense épreuve de la guerre viendrait transmuter en charité pure ce qui, dans la grande âme de Cécile, n'est encore qu'aspiration et prescience.

Blanche HALLÉ

PARTIR

"Voyages! O désir de changer de place, dans l'espace et dans le temps! Être plus jeune, être ailleurs, être partout. Passion de se fuir. Orgueil de se retrouver. Être soi-même avec étonnement. Comble du voyage: être un autre! Emprunter des raisons de vivre au plus séduisant fantôme de la mort." ("Le Prince Jaffar")

"Mes voyages les plus beaux, ceux qui m'ont le plus exalté, je les ai faits à pied, sac au dos, pendant ma jeunesse. Souvenirs incomparables. J'ai trois fois, ainsi, gagné, visité l'Italie du Nord, parcouru dix fois la Suisse, admiré l'Autriche, l'Allemagne du Sud et la France, on l'entend bien la belle France montagnarde, celle des Alpes, des Vosges, du Massif Central." ("Les voyages du sédentaire")

Toute philosophie saine, toute science pure, tout art vrai commandent un respect des forces de la réalité. Que s'il méconnaît celles-ci ou refuse de s'y soumettre, le philosophe cesse de réfléchir, le chimiste brise ses éprouvettes, le peintre délaisse ses pinceaux, le littérateur brûle ses manuscrits. Tous quatre ils ont renié ses droits à la réalité: ils ont renoncé à l'immortalité.

Traduire le vrai: mission du littérateur.

Georges Duhamel n'ignore pas cet aspect de sa profession d'écrivain. Aussi ses œuvres sont-elles toutes pénétrées d'un souffle de vie profondément humain. Vous vous retrouvez sous tel de ses personnages. Moi, sous tel autre. Tous, très volontiers, nous faisons nôtres plus d'une remarque de l'auteur. Nous nous surprenons souvent à éprouver le même sentiment que lui, en même temps que lui. Nous espérons avec lui, nous admirons ou déplorons avec lui, nous aimons, nous haïssons avec lui, nous sourions ou pleurons avec lui. Tout cela, parce que la sincérité de Duhamel est grande. Donc, aussi, sa connaissance et son respect des forces de la réalité.

Duhamel a réussi à créer une œuvre impérissable parce qu'il n'a pas sacrifié paresseusement une plume alerte aux seuls caprices d'une imagination fertile. Conscient de ses responsabilités d'écrivain, il a voulu connaître afin de peindre, puisque — c'est lui-même qui l'écrit — "le rôle de l'écrivain est de connaître et de peindre".

Avant tout, connaissance de soi, de l'homme. Comment y parvenir? "On y parvient par cent avenues différentes" répond-il. Puis il précise: "L'observation des êtres jeunes, des êtres malades et des individus d'espèces diverses peut éclairer soudain et l'objet et le chemin. La connaissance des races étrangères peut nous instruire sur nous-mêmes. Voilà sans doute, à mon regard, le plus puissant d'entre les motifs qui me décident à voyager". Il croit même bon d'insister: "Il faut voyager pour connaître évidemment quelque chose du vaste monde. Je l'ai bien assez répété. Mais j'ajoute

avec force: il faut surtout voyager pour se mieux connaître soi-même."

Voyager. Connaissance de soi. Connaissance aussi des autres. Leur histoire, leurs mœurs, leurs aspirations, leurs préférences, leurs craintes, leurs tristesses.

Italie, Suisse, Allemagne, Hollande, Finlande, Russie, Autriche, Égypte, Grèce, États-Unis... autant de pays à destination desquels Duhamel partait un jour. Puis il en revenait tout chargé d'impressions, de souvenirs, de science. Il en revenait un peu plus près de la réalité.

"Je comprends, confesse-t-il, ceux qui rêvent le monde, au fond de leur sofa poudreux, dans une épaisse fumée de pipe. Je comprends mieux encore ceux qui ne se retiennent pas d'aller vérifier sur place les assertions des géographes".

Cependant, Duhamel ne se borne pas à la vérification des assertions des géographes. Non. Il veut connaître plus et mieux. Il vérifie aussi les assertions des historiens, des sociologues, des économistes, des journalistes, du cinéma, de la radio. Il rencontre beaucoup de monde, interroge l'homme de la rue, le paysan, le financier, le professeur, le savant, le poète, l'enfant. Il veut voir: il ouvre les yeux. Il veut savoir: il questionne. Il va "de ville en ville, de frontière en frontière, de peuple en peuple, tantôt joyeux tantôt déçu... Joyeux comme en Hollande, déçu comme aux États-Unis, agréablement surpris, à certains points de vue, comme en Russie."

Toujours il observe. Toujours il découvre. Toujours il note.

Est-ce à dire que Duhamel va consacrer toute son œuvre à des récits de voyages? Non pas. "J'ai fait des livres de voyage", déclare-t-il. "Entre les quelque 40 ouvrages qu'il me semble avoir publiés, le voyage pur tient une place assez petite: à peu près la dixième part, quatre livres environ."

Et, pourquoi, d'ailleurs, cet écrivain aurait-il consacré plus que quatre volumes au voyage pur? N'avait-il pas, du voyage, une conception très personnelle et très juste, lorsqu'il écrivait: "On me dit: 'vous aimez donc bien les voyages. Est-ce là voyager?' N'est-ce pas plus simplement vivre, m'accomplir, faire ce pour quoi je suis né. Je veux savoir, comprendre. Je voudrais aimer de nouveau cette Europe cruelle et folle, ce monde confusionnaire. Je ne suis pas un rêveur politique, un utopiste de réunion électorale. Je n'entends pas abandonner à des chimères une vie déjà plus qu'à demi consumée."

Voyager. Non pas afin d'écrire, mais écrire parce qu'il y a connaissance et désir.

Connaître. Non pas en feuilletant quelque massive encyclopédie, mais en foulant de ses pieds le sol étranger, en recueillant soi-même les dires des indigènes.

Partir. Non pas dans le sens de fuir, mais avec la hâte de revenir. "Je ne suis jamais parti sans plaisir, je ne suis jamais revenu sans joie".

Duhamel est parti plus d'une fois. Cela comportait des sacrifices. Il y a consenti généreusement. Son œuvre y gagne un caractère de permanence, d'immortalité, — le mot n'est pas trop fort.

Maintenant, risquons-nous un souvenir? Que Monsieur Georges Duhamel succombe un jour à la tentation d'un voyage au Canada français. Peut-être y trouverait-il matière à une certaine consolation en cette moitié de l'Amérique? Peut-être. Affirmons avec force toutefois, qu'il y trouverait beaucoup d'amis.

Oui sait si l'Académie Française n'a pas déjà songé à déléguer Monsieur Georges Duhamel aux fêtes du tricentenaire de la fondation de Montréal?

Jean DRAPEAU

LA CRISE DE LA CIVILISATION

À la tombée du jour, les gens se pressent autour des kiosques de journaux pour savoir ce qui se passe là-bas, sur le front militaire. Ils n'ont peut-être pas l'anxiété des foules européennes: qui se sentent immédiatement engagées dans la mêlée des forces; leurs cœurs n'en sont pas moins inquiets de ce qui résultera de la folie des hommes en guerre. Il est tellement difficile de reconstruire quand la haine, le doute, la cupidité ont conquis les âmes de ceux qui se sont appelés à diriger les peuples! En face de ce tourbillon destructeur, les yeux se regardent et se demandent où tout cela aboutira, ce qu'il adviendra de nous, les jeunes, qui sommes à trois mille milles des champs de mort.

Evidemment, peu d'esprits sérieux peuvent se targuer de vivre dans le meilleur des siècles. On a tellement laissé de côté les principes moraux sur lesquels doit reposer toute société digne de vivre, que seul le chrétien demeure calme, résolu, parce qu'il sait que de tels châtements sont nécessaires à un monde qui a perdu l'Honneur. La guerre est là pour rappeler aux hommes que ce qui les distingue de la brute, c'est précisément l'âme qu'ils ont en eux, qu'ils doivent modeler selon ses exigences. Il est temps que chacun s'arrête dans sa course folle, médite sur sa destinée, sur la part d'humanité qui lui a été réservée. Assez longtemps, il a oublié de vivre: il est fatigué dans les sentiers de l'insignifiance où il traînait ses pieds lourds de fautes et de boue. La crise de la civilisation est la crise de l'homme qui a faussé son rôle sur la scène du monde.

J'aime ma patrie, parce que les honnêtes gens enseignent que son histoire est celle d'un pays aux reliefs captivants, celle d'un peuple dont l'œuvre pendant trois siècles a fait l'admiration des voyageurs qui ont connu ces hommes isolés dans la vaste Amérique. Cette histoire est faite des sacrifices obscurs de ceux qui, loin des facilités des amuseurs, ont tenu à perpétuer leur sang sur la terre neuve, dans la solitude des champs et des bois. À l'ombre des clochers, ils ont gardé le pouvoir de vivre humainement, de saisir, dans la longue file des jours et des nuits, des heures de paix pour nourrir leur idéal et continuer leur dur métier d'hommes.

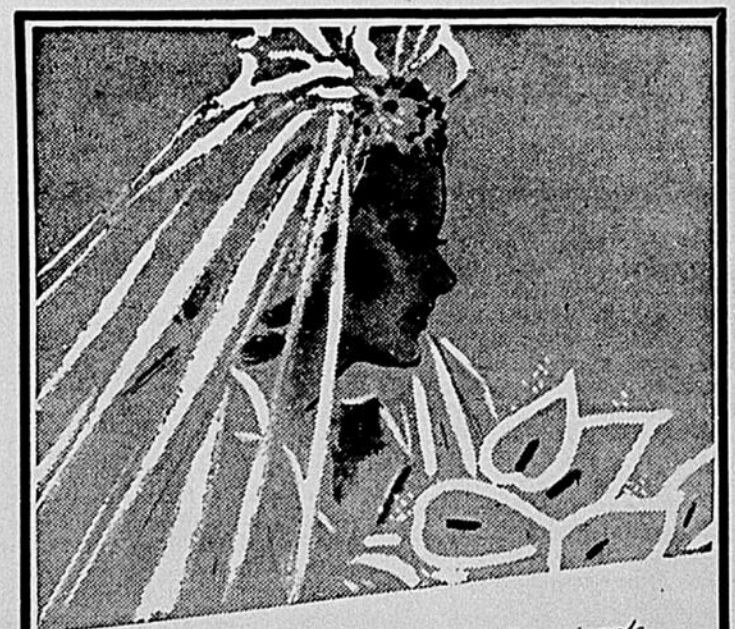
En cette année de misères communes, j'ai moins de fierté à regarder vivre les habitants de la grande ville. Car on a tué le sens de la vie dans nos villes modernes, où des foules pantoises et massives s'engouffrent dans des formules

artificielles et creuses. "La grande différence entre les hommes", écrit Maurice Barrès dans ses Cahiers, "est dans les choses qui les intéressent. Regarder ce qui vaut la peine d'être regardé. Respecter, aimer ce qu'ils doivent respecter, aimer." Ces mots deviennent troublants, quand on observe les actes de ses contemporains, dans leurs travaux et dans leurs repos. La valeur des hommes se juge suivant le degré de bestialité ou de spiritualité qu'ils mettent dans leur vie.

La jeunesse elle-même n'a pas échappé à ce mouvement désordonné du progrès moderne. Certes, je crois que c'est encore chez elle que l'on trouve le plus de pureté, de sincérité dans les intentions et dans les actes. Ils sont néanmoins nombreux les vœux de vingt ans qui vont courir, aux carrefours des villes, le gibier à claques blanches dont le nacarat des lèvres se mêle à la lumière blafarde des lampadaires. On rencontre aussi des gens dont le métier est d'éclabousser de leur venin le cœur de ceux qui passent sur leur chemin; ils épanchent avec frénésie leur médiocrité, satisfaits d'avoir galvanisé les niais et les imbéciles. La politesse, le dévouement, l'honnêteté sont devenus pour eux des biens inutiles, des obstacles à leur zèle putréfiant. Le faux américanisme, la déchéance des mœurs y sont pour quelque chose dans ce déséquilibre des esprits; parfois, les possibilités d'un bonheur véritable ont été détruites par la misère et la pauvreté d'âme des maîtres de la Cité.

Après avoir glosé sur le crétinisme du siècle, il fait bon nous réfugier quelques instants dans le parc national du silence. Non! il y a encore des jeunes gens qui n'ont pas perdu l'habitude de la vénération. Dans l'ébranlement d'un monde qui pourrit, ils ont cherché ceux qui tremblent d'inquiétude à regarder mourir l'humanité. Il est des hommes qui se sont approchés de l'Homme, ont étudié son cœur et ses besoins, ont découvert ses déficiences et ses erreurs, ont travaillé à lui donner des formules de paix et de santé spirituelle. M. Duhamel est un de ces bienfaiteurs de l'humanité, dont l'esprit et le cœur se sont faits les amis de la véritable civilisation, celle qui permet à chacun de s'attacher aux valeurs nécessaires, de reconnaître en celui qui l'aborde un ami et un frère. Son œuvre est une définition magnifique de la grandeur humaine; en elle, "nous choisissons la substance de notre âme."

M. BLAIS



Le matin du grand jour, la mariée ravissante monopolise les regards admirateurs

Avec les hommages
du
Secrétariat de la Province

HONORABLE HENRI GROULX

MINISTRE

JEAN BRUCHÉSI

SOUS-MINISTRE

**PALETOTS
DE
PRINTEMPS
POUR
HOMMES**

Tweeds importés. Styles
à la mode et ajustés.
Grand choix de teintes
et de dessins. A par-
tir de

\$16.95

Chaussures
pour hommes et
garçons. Pointu-
ren: 5 1/2 à 12.

THEO. BONIN
président

Chapeaux
Choix de poudres-
les formes et
teintes en vogue.

Bonin

901 est, Sainte-Catherine
3623 est, Ontario

Et pour vos imprimés, chaque jour est "le grand jour". Les yeux du public scrutent votre journal, vos programmes, vos circulaires, votre correspondance. Et le public vous juge par ce qu'il voit de vous. Le public vous juge par vos représentants. — Vous pouvez réduire vos frais d'impression. Mais est-ce sage? Le plus obtus des administrateurs sait que le fer coûte moins que l'or! Et il ne peut espérer acheter de l'or au prix du fer.

Il n'existe pas d'organisations suffisamment riches pour se permettre le luxe d'imprimés malpropres et vulgaires. C'est une économie trop dispendieuse pour la réputation de l'Université et des Étudiants.

SERVICE DES IMPRESSIONS — LA PATRIE

"Presque tout ce que je sais, c'est à la pauvreté que je le dois. J'entends à la pauvreté de mes jeunes années. Et cependant, quand je regarde mes fils, mes trois chers garçons, je suis saisi par un désir vif, animal, naïf, absurde, de leur éviter les épreuves douloureuses qui ont fait de moi un homme, m'ont instruit, dressé, mûri. Étrange ironie des événements: pour apprendre quelque chose il faut donc que mes enfants souffrent. Je le sais et m'y résigne mal. Il n'y a pas d'expérience."

Mais revenons à moi. Enfance pauvre, non misérable certes. Petit-fils de paysan, mon père a passé la plus grande part de sa vie dans un effort opiniâtre comme petit employé de commerce. Il vint à Paris avant la guerre de 70 comme petit employé de commerce. Il se maria, fut successivement herboriste, puis pharmacien, puis, vers l'âge de 45 ans commença ses études de médecine. Il les acheva en 1900. Il avait alors 51 ans. Deux ans après qu'il eût quitté la Faculté, s'y entraîna moi-même; nous eûmes à peu près les mêmes maîtres. Cette lente ascension n'alla pas sans force déplacements et sursauts. A ma connaissance, il n'a pas déménagé moins de quarante fois et nous l'avons suivi dans presque toutes ses aventures. Par "nous", j'entends la famille, ma mère, mes frères et sœurs. Ma mère vit encore et je n'entreprendrai pas de faire ici son portrait. Ce qu'il y a de meilleur en moi et dans mes livres, je lui en suis redevable. Elle a, d'ailleurs, inspiré quelques-unes des figures maternelles qui passent dans certains de mes ouvrages. Silence donc et, je l'espère, pour longtemps encore.

Je suis le septième des huit enfants que ma mère a mis au monde. Quatre ont disparu — douleurs infinies et toujours saignantes. Deux filles sont restées, dont l'une, ma sœur aînée, est mariée au poète Charles Vildrac; et deux garçons, mon jeune frère et moi-même.

Pauvreté certes, et la pire de toutes; celle qui doit se dissimuler, tenir un certain rang. J'ai souvenir d'avoir été un enfant chétif. Bref, malgré la grande bonté de nos parents à notre égard, je ne voudrais, pour rien au monde, revoir mon enfance. Les souffrances de cet âge, son angoisse, ses tristesses, ses horres, ses perpétuelles inquiétudes! Non, je préfère encore certains désespoirs quasi-parfaits de l'âge mûr, ceux par exemple que j'ai connus pendant la guerre.

De quartiers en quartiers et de villes en villages, toujours suivant l'humeur vagabonde de mon père, je fis mes premières études à l'école communale. Ai-je dit que je suis né en 1884? Sinon il en est encore temps. Je n'étais pas, autant qu'il m'en souviennent, un élève trop bien doué; mais soucieux de mille choses, tourmenté par l'incertitude d'un avenir confus, frappé déjà par l'immense douleur de toute cette humanité, et proche et lointaine, qui s'agitait autour de moi.

J'avais peut-être dix ou onze ans quand mon père me fit pratiquer diverses opérations dans la gorge.

Cette fleur est infirme. Une fleur sans parfum, sans expression, d'où il ne sort pas un monde est infirme. Est-ce là une vraie fleur? Elle ne témoigne de rien. Elle n'a pas compris le monde, c'est-à-dire, pris avec soi le monde puisqu'elle n'en peut rien dire. On ne peut s'y enfoncer infiniment pour y trouver sa version du monde. On l'interroge, on la sent; elle ne répond rien, elle est inodore, muette, ignorante et pauvre. Elle est vide de parfum, d'expression vivante, de poésie. Au fond c'est une fleur inhabitée. Elle n'a de présence que son petit rêve visible, une présence

L'appareil chirurgical me frappa vivement. Désir qui, chose étrange, s'exalta par la suite à voir mon père peiner pour acquiescer, à l'âge où beaucoup d'hommes prennent leur retraite, et science et diplômes.

Muni du certificat d'études primaires, je m'inscrivais dans les écoles dites primaires supérieures quand je ne sais plus quel camarade, sachant mon désir de devenir médecin, m'apprit que je faisais fausse route. Je m'en ouvris à mon père, alors bien trop occupé de ses affaires pour songer beaucoup aux miennes. "C'est ma foi vrai, me dit-il, nous allons te mettre au lycée." Et c'est ainsi qu'adolescent déjà, j'entrai dans l'enseignement secondaire pour y figurer parmi des bambins, car mon retard était fort grand. Après quelques mois au Lycée Buffon de Paris et quelques mois d'internat au Lycée de Nevers — car nous errions toujours de ville en ville, escortant mon père qui poursuivait sa fortune — je résolus de brusquer les choses et de rattraper le temps perdu.

Il se rattrape, en dépit du proverbe, je peux l'affirmer. Je quittai donc le

lycée et fis, avec l'aide de quelques bons maîtres, un effort si soutenu qu'à dix-huit ans mes études classiques étaient complètement achevées. J'ai, de ces humanités, faites en pleine adolescence, avec un cerveau déjà mûr et avide, j'ai gardé des souvenirs forts, vivants, savoureux. Mon fils aîné, qui a dix ans, fera, comme beaucoup d'enfants de son âge: il commencera le latin cette année même. Je me demande s'il y peut apporter dès maintenant ce goût, cette ardeur qu'éprouve un esprit ardent après la quinzisième année.

J'avais donc rattrapé les jeunes gens de mon âge et, dès l'automne de 1902, je commençais le P.C.N. C'est, chez nous, l'année préparatoire à la médecine, celle où l'on absorbe sérieusement les sciences physiques, chimiques et naturelles.

Il me faut, dans cette auto-biographie forcément sommaire, laisser mille choses de côté. Entre autres, mes soucis d'argent qui me conduisirent, pendant les vacances, à faire divers petits métiers, dont celui de clerc expédition-

naire dans une étude d'avoué. Là comme ailleurs, j'appris beaucoup de choses qui reviennent parfois avec la plus grande force quand, seul à ma table de travail, je médite devant la page blanche. Ce que je ne peux taire, c'est l'éveil de mes goûts littéraires. Dès l'âge de douze ans, j'avais commencé de composer des poèmes, je continuai par la suite. Pendant mon année de philosophie j'écrivis un roman dont il n'est heureusement rien resté: j'en ai brûlé tous les feuillets avant la guerre. Vers cette époque, je liai connaissance avec plusieurs jeunes écrivains parmi lesquels Vildrac, puis Arcos puis, plus tard, Jules Romains et bien d'autres. L'idée de devenir écrivain prit peu à peu place dans mon esprit. Chose étrange elle faisait assez bon ménage avec ma vocation médicale. Nous étions mes amis et moi, dès ce temps, les fils spirituels de la génération des poètes symbolistes. Le métier des lettres était, à nos yeux, sacré. Nous entendions y apporter un cœur parfaitement pur et délivré de tous soucis d'argent. Nous avions tous résolu (rien de plus sage),

d'exercer un métier pour ne rien demander aux lettres: Vildrac était secrétaire d'avocat, Arcos peintre décorateur, Jules Romains se préparait au professorat, moi-même à la médecine. Tout en travaillant à mes premiers livres de vers, je me jetai donc dans la médecine avec beaucoup d'ardeur.

Dès maintenant je dois parler de l'Abbaye. Plusieurs fois la semaine, nous nous réunissions, le soir, chez l'un ou chez l'autre. Vildrac semblait tourmenté d'un rêve merveilleux, celui d'une sorte d'abbaye de Thélème selon Rabelais. "Nous devrions, disait-il, nous retirer tous ensemble à la campagne et vivre comme des moines, des moines libres et sans autre règle que celle de l'amitié, consacrant une part de notre temps à la poésie, et l'autre à quelque métier manuel qui nous permettrait d'assurer notre vie matérielle". A force de rêver il nous fit rêver tous. Tant et si bien qu'en 1905 et 1906 notre désir prit une forme suraiguë. De tels désirs finissent toujours par se réaliser en partie. Nous avions choisi d'exercer le métier d'imprimeur, qui nous conve-

naît à tous. Mais, en unissant toutes nos maigres ressources nous avions à peine de quoi déménager. Un camarade, survenu soudain parmi nous, s'offrit de nous procurer le matériel nécessaire. Dès lors, les choses allèrent très vite: la maison fut trouvée, à Créteil, à onze kilomètres de Paris. Une noble mesure abandonnée, au milieu d'un parc sauvage. Et, comme tombaient les feuilles de l'année, nous nous y installâmes, avec notre matériel tout neuf et un ouvrier qui acceptait de devenir notre maître technicien. Le phalanstère était fondé.

L'Histoire de l'Abbaye demanderait un gros volume. Je n'en peux rien dire ici, sinon que nous fûmes assez vite des ouvriers passables. Pour mon compte, comme compositeur, je leais à peu près 1200 lettres à l'heure, ce qui peut donner un aperçu de nos aptitudes. C'est sous la firme de l'Abbaye que parurent nos premiers ouvrages: la "Tragédie des Espaces" d'Arcos, la "Vie Unanime" de Romains, "Images et Mirages" de Charles Vildrac et mon livre de vers: "Des Légendes, des Batailles".

Cette aventure extraordinaire, une des expériences à coup sûr les plus émouvantes qu'il ait été donné de vivre à des jeunes gens, s'acheva, hélas par un échec et, au début de l'année 1908, chacun reprit la route de Paris et de la solitude. J'ajouterais que c'est en 1907, à l'Abbaye, lors de la fête de l'été que nous avions célébrée dans notre jardin, que je connus Blanche, ma femme.

Parvenu à ce point de récit, il me faut faire une grande parenthèse. Je n'avais pas abandonné mes études de médecine. Reçu externe des hôpitaux après une année d'études, je fus à ce point frappé par la partialité qui règne dans les concours que je décidai, contre le vœu de mon père, de ne pas préparer l'internat. Aussi bien, ma passion des belles-lettres commençait de me tourmenter fort. Toutefois, pour bien prouver à mon père que cette décision ne cachait point quelque défaut d'ardeur au travail, je résolus de m'imposer un surcroît de besogne, et me fis inscrire à la faculté des sciences en vue d'y préparer une licence. Ces années de ma jeunesse m'ont laissé des souvenirs extraordinaires. Je poursuivais parallèlement mes études de médecine et de sciences, je faisais à l'Abbaye le métier d'imprimeur, j'écrivais mes premiers ouvrages, j'entends les premiers qui furent publiés, j'accomplissais, à la faveur des vacances, maints voyages qui furent presque tous faits à pied: en compagnie de quelques camarades, je parcourus en effet, à pied, une partie de la France et de l'Italie, la Suisse, l'Allemagne du Sud, l'Autriche montagnarde. Et, pourtant, que d'heures perdues! Que d'aventures, que de basardages! Mes ressources étaient, en outre, fort médiocres. Dès ce temps, je commençai de gagner ma vie et de bien des façons: j'écrivais des ouvrages de médecine.

Georges DUHAMEL
de l'Académie Française

(1) Cité par Pierre Humbourg

DUHAMEL POETE

reste du monde et ce doit t'être remis. "Je suis une île. Qui me rendra ma liberté?" L'autre, l'autre, pauvre Salavin. L'autre te la rendra. Sors de toi-même et touche le monde! Salavin, lorsqu'il touche l'oreille de Monsieur Sureau, reçoit la poussée de ce besoin d'émotion commun à tous les êtres, ce besoin d'être mu hors de soi-même. Salavin la résume cette soif de contact, de connaissance poétique, de délivrance de l'emprisonnement. "Et ce qui le fascine, écrit Claudel, c'est la chair de cet individu, un homme après tout comme lui, en face de lui, dont il est séparé par d'infranchissables abîmes. Il ne peut plus se retenir, ce frère au-delà de la fissure il lui faut à tout prix le vérifier! il avance la main, lui touche l'oreille..."

Toute l'œuvre de Duhamel se résume dans cet émerveillement et dans ce contact."

Duhamel poète, quel poète est-il? Quel artiste est-il?

Duhamel ne tient visiblement pas de l'artiste pur. Entre lui et Mallarmé, Valéry ou Louys, nulle parenté sauf la poésie.

Cet homme est un grand artiste et cet artiste un grand homme. Il n'est point l'un aux dépens de l'autre. Il se voue aux deux.

Un artiste est d'abord un homme. Il a d'abord une vie d'homme et ensuite accidentellement, une vie d'artiste. Mais certains, semble-t-il, ont inversé jusqu'à un certain point cet ordre. Ils vivent une vie presque essentiellement

artistique. Ils relèguent leur vie humaine à la fonction de support. Pensons à Mozart, à Mallarmé. L'artiste occupe en eux tout le terrain humain. Il ne leur reste plus l'espace d'être des hommes. Mozart n'est pas un homme. Il est un pur musicien. Il a vécu dans un absolu musical, dirais-je, comme Mallarmé dans un absolu poétique. La musique de Mozart ne prouve pas que l'homme existe, elle ne le définit pas, elle ne le rappelle pas comme celle de Beethoven. Elle pourrait tout autant venir de n'importe quel être essentiellement musicien perfectionné. La poésie de Mallarmé passe par une voie semblable. Picasso cubiste y met aussi les pieds. Leurs problèmes ne s'attachent à rien de centralement humain. Ils travaillent dans l'extra-humain, dans l'art isolé des misères de l'homme, isolé de "l'impur". Ils n'avouent que l'artiste. Ils sont des artistes-hommes.

D'un autre côté, — je verrais ici Duhamel — il y a ceux qui purifient "l'impur", qui s'en servent pour faire leur œuvre. Ils font passer l'aveu humain par l'art. Ils anoblissent la matière humaine par les vertus de l'art. Ils joignent les problèmes humains aux problèmes artistiques.

Duhamel est de la race qui contient Van Gogh, Beethoven, les artistes gothiques...

Ils sont des hommes-artistes. Ils pensent davantage au sort de l'homme avec l'art que de l'art sans l'homme. Les deux races ont cependant leurs vertus, les deux cherchent la perfection. La différence est dans la recherche.

Duhamel a senti souffrir. Il a senti le besoin de consolation immédiate qu'a l'homme. Il ne s'adonna pas aux jeux de formes en soi. Il fallait donner à l'homme avec l'art le plus direct, le plus simple la consolation du monde poétique. Il a eu la force d'entrer "l'impur" dans son œuvre, ou, plutôt, il a eu la force de tirer son œuvre de cet "impur" même, et de lui donner des vertus esthétiques.

La poésie dans la nature par laquelle les choses fraternisent, il fallait que l'homme en fût pénétré, lui qui, le plus, a des frères et pourtant se trouve si seul. Il fallait inciter l'homme à l'amour. Mais pour cela, il fallait soi-même avoir eu pitié, avoir aimé et connu poétiquement. Il fallait avoir suffisamment aimé pour que cet amour débordât sur le frère, sur l'autre, et qu'il fût délivré de sa solitude, qu'il participât au monde.

Duhamel a déjà cherché son expression poétique en vers. Mais c'est dans son œuvre en prose qu'il la possède surtout. Duhamel a senti qu'il pourrait infuser beaucoup plus de poésie dans un Pasquier que dans un sonnet. Qu'aux misérables pieds de Salavin, il pourrait leur faire dire plus de poésie qu'aux pieds d'un alexandrin.

La poésie, les Pasquier ne sont-ils pas impliqués dedans? Ne tente-t-elle pas de libérer Salavin? Qu'est-ce qui sort des livres de guerre? Qu'est-ce que défendent les essais, les "Scènes de la Vie Future"? La poésie, la poésie toujours. Et "La Possession du Monde" n'est-elle pas une manière d'"Art Poétique"?

Duhamel poète, mais Duhamel est-il finalement autre chose? N'est-il pas plus qu'un romancier? qu'un penseur? Après le romancier, après le penseur, il nous reste de Duhamel le poète de l'homme.

Est-on plus que poète? Fait-on plus qu'aimer et rendre contagieux cet amour

par les vertus de l'art? On ne peut sortir de soi par une autre ouverture que l'amour, que la poésie. On ne possède rien autrement, on est un vide autrement.

"Alors que l'exercice de l'intelligence semble aboutir fatalement à l'emprisonnement de l'être en lui-même, l'amour nous fait entrevoir la prolongation de l'âme hors d'elle, dans l'espace et dans le temps. En vain l'intelligence nous prouvera qu'il ne s'agit là que d'une illusion. Cette illusion est belle; décidons de l'organiser. A force de souhaiter sortir de ses limites, l'être parviendra peut-être à les briser, et c'est sans doute à l'amour qu'il devra le miracle de sa délivrance." (Duhamel, "La Possession du Monde").

Jacques-G. de TONNANCOUR



L'ÉTUDIANT AMÈNE

SES PETITES AMIES

CHEZ

GERACIMO

412 est, rue Ste-Catherine

AIR CLIMATISÉ

Le Quartier Latin

organe officiel
des étudiants de l'Université de Montréal
539, rue De Montigny - HARBOR 0530

DIRECTION

Directeur: JACQUES DUQUETTE
Aviser: J.-M. ROBILARD

RÉDACTION

Rédacteur en chef: ROGER BEAULIEU
Secrétaire de la rédaction: JEAN-PIERRE HOULE

Rédacteurs

JACQUES LÉGER
PIERRE BAUDOUIN
DANIEL JOHNSON
JEAN VALLEURAND
MARCEL ROBITAILLE
MARCEL CARON
MARCEL BLAIS

YVES GODBOUT
ANDRÉ BACHAND
MALRICE CLOUTIER
L.S.E. PRESSEAU
JEAN DRAPEAU
ROBERT GENEST
JACQUES GENEST

ADMINISTRATION

Administrateur: BERNARD FORTIN
Publicité: PAUL CHOLETTE

IMPRIMERIE PAR

LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
100 est, rue Ste-Catherine
MONTREAL